

## LA DÉSIGNATION DES RELATIONS ET DES GROUPES DE PARENTÉ EN LATIN MÉDIÉVAL

L'analyse des terminologies de parenté en usage dans l'Europe médiévale n'a été qu'effleurée par de trop rares études généralement limitées à tel ou tel aspect de ce vaste champ d'observation<sup>1</sup>. Pour être féconde et permettre de mieux saisir certaines propriétés des structures de parenté dans la société féodale, une telle analyse, de nature à la fois lexicologique, anthropologique et historique, devrait comporter l'examen de l'ensemble des termes de parenté usités à différentes époques dans les différentes zones linguistiques de l'Occident et la confrontation systématique du vocabulaire latin et de celui que produisent les documents en langue vernaculaire. L'on s'en tiendra ici à un dessein bien plus modeste, en proposant un certain nombre d'observations et de réflexions sur la manière dont quelques-uns des textes latins du Moyen Âge désignent ce que l'usage français contemporain connaît sous le vocable de « parenté » : d'une part la relation qui, de manière diverse, unit entre eux des individus qui se dénomment parents, d'autre part la réalité sociale que constituent les groupes d'individus ainsi liés les uns aux autres.

La documentation qui sert de base à cette enquête, celle qui est actuellement disponible dans les fichiers du Comité Du Cange à Paris, nous a imposé d'emblée des limitations certes

---

1. Voir R. DE GOROG, *Bibliographie des études d'onomasiologie dans le domaine français*, dans *Revue de linguistique romane*, 38, 1974, pp. 419-446 ; des analyses partielles sont présentées par D. A. BULLOUGH, *Early medieval social groupings : the terminology of kinship*, in *Past and Present*, 45, 1969, pp. 3-18 ; P. TOUBERT, *Les structures du Latium médiéval*, Rome, 1973, pp. 704-711 ; et *Le moment carolingien*, dans *Histoire de la famille*, Paris, 1986, pp. 333-359 ; P. GUICHARD, *L'Europe barbare*, *ibid.*, pp. 277-292 ; J. GOODY, *L'évolution de la famille et du mariage en Europe*, Paris, 1985, en part. pp. 265-281.

gênantes, mais non dirimantes. Il en est ainsi des deux termes des années 800 et 1200, qui bornent l'extension chronologique des dépouillements effectués pour la rédaction du *Novum Glossarium Mediae Latinitatis*<sup>2</sup> ; se trouvent donc exclus les temps mérovingiens comme les XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles. L'extension géographique recouvre en principe l'essentiel des zones européennes pour lesquelles on a conservé des textes en latin correspondant à la période retenue ; dans la réalité, les résultats des dépouillements réalisés hors du domaine français sont très inégalement enregistrés dans les fichiers parisiens, qui ne reflètent trop souvent que la documentation d'origine française. Enfin, si ces dépouillements présentent le considérable avantage de prendre en compte tant les sources dites « littéraires » que les documents de la pratique, il paraît assez malaisé d'évaluer la part du hasard et le poids des choix plus ou moins conscients des lexicographes (dépouillements non exhaustifs, préférence donnée à l'un ou l'autre type de textes), lorsqu'on examine l'ensemble des fiches correspondant à un vocable donné. Ces éléments interdisent à l'évidence non seulement de recourir à des traitements statistiques un peu complexes, susceptibles d'aboutir à des mesures précises sur les usages lexicaux, mais même de faire appel à de simples comptages livrant au moins des indices de tendance sur la fréquence de tel ou tel mot, ou sur l'importance relative de telle ou telle valeur sémantique. Les remarques que l'on va lire sont donc le résultat d'une observation empirique et de nature essentiellement qualitative, démarche qui a également déterminé en dernier ressort la sélection des vocables choisis à partir d'une prospection plus large dans les fichiers : l'absence ou la très faible représentation de certains termes et, plus encore, l'impossibilité très fortement ressentie, pour d'autres, d'en appréhender le ou les sens exacts hors d'une analyse serrée d'un très large contexte nous ont conduite à concentrer notre attention sur un nombre restreint de vocables pour lesquels l'information disponible paraissait suffisante.

Malgré leur caractère fragmentaire et imparfait, ces observa-

---

2. Les premiers fascicules parus du *Novum Glossarium* couvrent les lettres *L* à *Panis* ; d'importants fichiers sont consultables au Comité Du Cange, Institut de France, 23 Quai de Conti, Paris (6<sup>e</sup>).

tions ne nous ont pas semblé superflues : elles portent sur des mots qui, dans la majorité des dictionnaires de latin médiéval sont soit totalement ignorés, soit très confusément traités, sans doute parce qu'ils relèvent d'un domaine encore très inégalement et incomplètement exploré par les médiévistes, philologues ou historiens<sup>3</sup> ; leur intérêt réside donc, d'ores et déjà, dans les précisions qu'elles apportent sur une configuration lexicale et sémantique mal connue et dans l'éclairage nouveau qu'elles projettent sur les structures et le fonctionnement d'un système de parenté dont les caractères spécifiques se révèlent progressivement.

Dans un premier temps, on présentera séparément chacun des principaux vocables retenus : *affinitas*, *cognatio*, *consanguinitas*, *parentela*, *propinquitas*, *proximitas* ; certains autres, en particulier les adjectifs substantivés correspondants, feront l'objet de mentions plus brèves. On souhaiterait formuler ensuite quelques remarques de synthèse sur l'organisation de ces vocables en réseau sémantique et sur les correspondances perceptibles, dans le champ de la parenté, entre schèmes lexicaux et schèmes sociaux.

## ANALYSE DE QUELQUES VOCABLES

### AFFINITAS

1. Comme dans la langue classique, l'*affinitas* du latin médiéval semble tout d'abord désigner la relation d'affinité produite par l'alliance matrimoniale ; ce sens ressort de la définition canonique donnée par Étienne de Tournai (*Summa*, *Causa*

---

3. Par exemple, une majorité des vocables étudiés ici ne figure ni dans le *Glossarium mediae et infimae latinitatis* de Du Cange, ni dans le *Mediae latinitatis lexicon minus* de J. F. Niermeyer (Leiden, 1976). Les dictionnaires de latin médiéval produits à date récente dans divers pays d'Europe (en particulier en Allemagne, Angleterre, Pologne, Tchécoslovaquie) ne comportent généralement pas de lacune aussi flagrante ; mais beaucoup des articles consacrés à la parenté sont soit très peu nourris, soit excessivement confus ; d'où ressort finalement l'impression que tous les vocables ont des sens similaires et des usages indéfinis, ce qui ne correspond pas à la réalité.

35, q. 2 et 3)<sup>4</sup> : « affinitas est regularitas personarum ex nuptiis proveniens omni parentela carens » ; mais aussi des indications fournies par Guillaume de Tyr (*Historia* XVI, 23 p. 745) : « erat enim inter eos affinitatis vinculum : nam eorum uxores sorores erant ». Chez Adam de Brême, cette valeur est renforcée par le génitif *conubii* (*Gesta* 99, 10) : « nihil illi profuit affinitas conubii », précision que justifie un usage du vocable moins strictement spécialisé, qui sera examiné plus loin.

La relation d'affinité se distingue assez nettement de la relation de consanguinité, qui unit des individus se reconnaissant au moins un ancêtre commun ; ainsi dans la *Vita s. Amantii Engolismensis* (24, p. 354, 35) : « sanguine et affinitate primi ordinis viris Burdigalae conjunctus » ; ou encore : « nisi sint consanguinitate, dominio vel affinitate eis conjuncti » (*Carta consulatus Arelatensis* p. 3, a. 1142-1155).

Consanguinité et affinité se conjuguent et se complètent pour délimiter le cercle des « parents » d'un individu donné, cercle à l'intérieur duquel jouent les interdits de mariage édictés par le droit canon ; outre l'exemple d'Étienne de Tournai indiqué plus haut, on citera ici Pierre Lombard (*Sententiae* IV, 40 pp. 978-979) : « Primum de carnali cognatione et affinitate inspiciamus. Cognati igitur vel affines in septimo gradu vel infra copulari non debent » ; et Robert Paululus (*De ceremoniis* I, 31 col. 398 D) : « Affinitas etiam matrimonium contrahendum impedit et dirimit contractum ».

2. L'*affinitas* semble ne désigner que rarement le groupe des parents par alliance ou affins, auxquels le terme d'*affines* semble plus régulièrement correspondre (voir, entre autres, la citation de Pierre Lombard mentionnée plus haut) ; le *Cartulaire de Marmoutier pour le Dunois* (98 p. 91, a. 1032-1064) atteste néanmoins cet usage : « hoc pacto ut nullus post ejus obitum de parentela vel de affinitate ipsius in terra illa hereditet » ; on pourrait interpréter éventuellement de la même manière l'expression de Pierre le Chantre (*Summa de sacramentis*, 3, 287 p. 316) : « In affinitate prohibentur noverca, nurus, id est uxor filii, uxor patru vel avunculi, uxor fratris, nisi ipse moriatur

4. Les références renvoient à l'*Index scriptorum novus* du *Novum Glossarium*, Copenhague, 1973.



sine liberis, tunc enim tenebatur suscitare semen fratri suo » (référence aux interdits énoncés en *Lev.* 18 et non à ceux qu'établit l'Église médiévale).

3. D'une manière plus générale, l'*affinitas* vaut pour désigner une relation d'assez grande proximité<sup>5</sup> qui unit des individus hors de la stricte affinité, donc hors de l'alliance de mariage. Ainsi, la *Vita Gaucherii* (12 p. 52) évoque sans doute la simple « familiarité » avec les femmes : « venit ad eum venerandus vir Stephanus, sciens per mulierum affinitatem multociens humanas mentes fuisse deceptas et illusas ». Dans le domaine de la parenté, l'ambiguïté du sens doit être levée par l'adjonction d'un substantif qui définit la nature du lien : une relation de parenté à valeur large chez André de Fleury (*Miracula s. Benedicti* II, 2 p. 193) : « non munus illectione decipi, aut parentum seu proximorum affinitate ulla ratione moveri » ; ou, plus précisément, sans doute une relation de consanguinité : *affinitas cognationis* chez Hugues de Poitiers (*Chronicon Vizeliac.* II p. 423) : « idem Guillelmus cognationis affinitate sibi conjunctus extabat » ; *affinitas consanguinitatis* chez Suger (*Vita Ludov. VII* p. 163) : « rex et regina Aleenor affinitate consanguinitatis propinqui erant et sic inter eos matrimonii copula soluta est ». On signalera également l'*affinitas carnis* : « tantum ... me carnis affinitas permovebat » (*Synodus S. Bas.* p. 117, a. 991) ; et l'*affinitas sanguinis* : « Placeat ergo serenissimis regibus pax et amicitia, quos conjunxit etiam sanguinis affinitas » (Richer, *Historiae* III, 79 t. II p. 98) ; ou chez saint Bernard (*Epistole* 292, 1 p. 209) : « voluit autem dilectus filius meus Petrus, cui et notior et familiarior sanguinis affinitate videris, ut tibi scriberem ». Ces syntagmes s'inscrivent certes dans le système d'opposition entre alliance et consanguinité ; mais ils nous introduisent également, et c'est particulièrement clair dans les deux derniers cas, au jeu de contraste tout aussi essentiel entre parenté réelle et parenté spirituelle.

4. Car, désignant de manière assez abstraite une relation qui

5. À cette valeur répond, hors du domaine de la parenté, un développement plus important dans la langue médiévale que dans le latin classique du sens de « relation de proximité » matérielle (voisinage) ou abstraite (analogie), tant dans les cartulaires que dans les documents littéraires.

implique une proximité due à la parenté (affinité, mais aussi, éventuellement consanguinité) et, semble-t-il, des sentiments, un comportement affectif qui sont censés en découler, l'*affinitas* se prête bien, en définitive, à exprimer aussi certaines des formes prises par la parenté spirituelle dans les représentations chrétiennes et ecclésiastiques : saint Bernard (*Sermones super cantic.* t. II 81, 1 p. 284) évoque ainsi l'*affinitas* de l'âme et du Verbe dans un contexte qui se réfère à l'image de l'alliance spirituelle et de l'union mystique : « quaesitum ante de affinitate animae ad Verbum... Quae enim conventio tantae maiestati et tantae paupertati, ut more et amore sponsorum, veluti ex aequo, sese complecti referantur sublimitas illa et illa humilitas ? » Il est de même question de l'*affinitas* de l'âme et du Verbe, reposant sur la similitude de leur nature spirituelle et sur leur union chez Robert de Melun (*Questiones de epist. Pauli* 13 p. 12).

S'agissant du rapport qu'entretiennent avec Dieu les chrétiens, et tout spécialement les clercs, l'*affinitas* est donnée comme le décalque spirituel de l'alliance. Mais elle joue aussi, et sans qu'il soit nécessaire d'en préciser la valeur, comme relation de germanité, lorsqu'il est question des liens spirituels qui unissent des chrétiens entre eux. Cet usage paraît probable chez Gerbert (*Epistole*, 44 p. 72) : « Cum mei memoriam habeatis inter honesta ... magnamque affinitatis jure amicitiam effera-tis » ; et (*ibid.* 194 p. 236) : « Valeant quondam michi noti vel affinitate coniuncti » ; de même que chez Hugues de Bologne (*Rationes dictandi* XV p. 88) : « Que monuit me, soror karissima, affinitatem tuam acquirere ».

Dans le domaine de la parenté, l'*affinitas* représente donc assez nettement la parenté comme un ensemble de relations plutôt que comme un ensemble d'individus unis par ces relations. Dans son sens strict (et presque institutionnel), l'affinité est un lien de parenté né de l'alliance matrimoniale et entretenu avec les consanguins du conjoint d'Ego (voir Guillaume de Tyr) ou avec un certain nombre au moins des alliés de ses consanguins (voir Pierre le Chantre). Plus rarement, et précisée par un autre substantif, l'*affinitas* peut évoquer la relation étroite et affectivement marquée qui existe entre des consanguins. Mais ces valeurs de l'*affinitas* s'opposent globalement comme celles

de la parenté réelle à une *affinitas* spirituelle où se conjuguent et se superposent l'union mystique et la fraternité spirituelle (c'est-à-dire l'alliance et la consanguinité)<sup>6</sup> ; ce dernier usage traduit aussi une forme de relation affective forte, mais répond plus à une représentation qu'à une définition canonique et rituelle précise, telle celle qui caractérise le sens premier du vocable.

Chez les canonistes comme chez les autres auteurs, le groupe des individus unis par l'*affinitas*, donc d'abord par l'alliance matrimoniale, est régulièrement donné comme celui des *affines* : « alii videntur concedere in quinta generatione inter affines contrahi coniugium » (Pierre Lombard, *Sententiae* IV, 41 p. 983) ; « Ut cognatos et affines uniret coniugium / Raritate primae prolis fuit necessarium » (Hildebert de Lavardin, *Carmina* XLIII p. 355) ; « ut est amor parentum in filios, fratris vel sororis in fratres vel sorores, cognatorum ad cognatos, maritorum ad uxores, affinium ad affines » (Geoffroy de S. Victor, *Microcosmus* 174 p. 194). Comme le précise Robert Paululus (I, 31 col. 399A) : « tu enim omnibus uxoris tuae consanguineis es affinis ». Nombre des exemples disponibles font ressortir la distinction entre consanguins (*cognati*, *consanguinei*) et affins (*affines*) ; tous sont également des parents et donc visés également par les interdits de mariage ; ainsi pour Pierre Lombard (*Sententiae* IV, 41, 8 p. 986) : « Incestus est consanguinearum vel affinium abusus ; unde incestuosi dicuntur qui consanguineis vel affinibus suis abutuntur ». Néanmoins, et comme pour *affinitas*, la caractérisation des *affines* peut apparemment, dans certains cas, ne pas correspondre à la stricte définition canonique et désigner des proches, parents ou non, des familiers, sinon même des voisins.

---

6. Voir les analyses que nous avons proposées dans A. GUERREAU-JALABERT, *Sur les structures de parenté dans l'Europe médiévale*, dans *Annales E.S.C.*, 6, 1981, pp. 1037-1038 ; l'ambiguïté de cette relation spirituelle explique peut-être qu'il ne soit pas nécessaire de distinguer au plan lexical, comme dans la parenté réelle, l'une et l'autre valeurs de l'*affinitas*. D'une manière générale, ces relations purement idéelles n'exigent pas la même rigueur distinctive que celles de la parenté réelle.

## COGNATIO

1. Comme l'*affinitas*, la *cognatio* désigne une relation<sup>7</sup> ; mais elle correspond principalement à l'autre pan de la parenté réelle, celui de la consanguinité (filiation d'une part, germanité de l'autre)<sup>8</sup>. De même que dans la langue classique, la *cognatio* recouvre les liens reconnus, sans distinction et de manière égale, avec l'ensemble des consanguins, hommes et femmes, en ligne paternelle et en ligne maternelle (d'où la notion anthropologique de filiation cognatique ou indifférenciée, qui s'oppose à la filiation unilinéaire des sociétés où l'individu ne s'inscrit socialement que dans la lignée de son père ou dans celle de sa mère). Ainsi pour Pierre de Vienne (*Exceptiones* I, 28 p. 306) : « duo fratres sunt in prima cognatione et eorum filii in secunda et eorum nepotes in tertia ». Le caractère indifférencié de cette relation ressort clairement d'un autre passage du même auteur (bien que soit évoqué là plutôt le groupe que la relation) : « quicumque de cognatione pupilli vel pupillae masculini sexus proximiores sunt, sive ex parte patris vel matris, ad ejus tutelam vocantur » (*ibid.* I, 3 p. 298).

Le lien de consanguinité cheminant suivant des lignes parfaitement illustrées dans les arbres de consanguinité des manuscrits de Gratien<sup>9</sup>, la relation de *cognatio* correspond parfois à la seule ligne maternelle, mais à la condition que le contexte fasse apparaître cette valeur de manière explicite<sup>10</sup> : « et sic cognatio ex parte matris usque ad septimam generationem procedit »

7. Hors de la parenté, *cognatio* se réfère à une relation abstraite, mais on ne dispose que de peu d'attestations de cet usage.

8. La valeur de *cognatio* été discutée en particulier par D. A. Bullough, P. Guichard et J. Goody dans les textes cités en n. 1 (pour le dernier voir les pp. 225-228). Le *Mittelateinisches Wörterbuch* donne deux attestations d'usages relatifs à l'affinité et non à la consanguinité, dont une chez Bède livrée aussi par le dictionnaire anglais de latin médiéval ; il s'agit donc selon toute apparence d'un usage rare, qui ne semble pas représenté dans notre documentation et qui est à rapprocher de ceux de *cognatio* comme groupe et de *cognatus* qui seront signalés plus loin.

9. Voir l'article suggestif et bien illustré de G. B. LADNER, *Medieval and modern understanding of symbolism : a comparison*, in *Speculum*, 54, 2, 1979.

10. C'est ce point qui a suscité, dans la revue *Past and Present*, la discussion entre D. A. BULLOUGH (voir n. 1) et K. J. LEYSER, *The German Aristocracy from the IXth to the early XIIth century*, 41, 1968, pp. 25-53 et *Maternal Kin in Early Medieval Germany : a Reply*, 49, 1970, pp. 126-134.

(*Concilium Duziacense* XVII A, col. 285, a. 874); Étienne de Tournai oppose aussi à la *cognatio* l'*agnatio*, vocable d'usage médiéval apparemment fort parcimonieux sur lequel on reviendra plus loin, pour désigner la relation consanguine en ligne paternelle (*Summa, Causa* 35, q. 5 pp. 254-255): « ut hereditas certis personis legitime deferatur, i.e. ut, qui propinquior in agnatione vel cognatione fuerit, ad successionem vocetur ».

Hors du domaine canoniste, la *cognatio* évoque aussi sans doute le plus généralement la relation cognatique: « igitur etsi propter istum Ludovicum venire refutatis, tamen propter me et propter cognationem inter vos et me habitam flagito ut venire dignemini » (*Actes des comtes de Ponthieu* 7 p. 9, a. 1098); et chez Hunald (*Carmen* p. 721): « Pacta, fides, foedus, cognatio, ius sociale / Singula firmabant robur amicitie ».

Certains auteurs mettent l'accent sur la référence au « sang », à la « charnalité » dans la *cognatio*; ainsi Hincmar de Reims (*Epistole* 136 p. 91): « non pro dolo neque pro alia qualibet causa Stephanus se a carnali copula puellae huius subtraxerit nisi ... quia cum puella sibi desponsata consanguinea et carnis cognatione propinqua carnaliter concubuerit »; et Lambert d'Ardres (*Historia com. Ghisn.* 98 p. 608): « nullo modo habito alicuius carnalis cognationis respectu ». Ces exemples se réfèrent en fait implicitement à l'opposition du réel et du spirituel dans le système de parenté. Comme pour l'*affinitas*, l'introduction de ce second couple d'opposition implique un changement de plan et réduit la pertinence de la distinction entre consanguinité et affinité; ce qui autorise dans certains cas, probablement limités au total, l'extension de *cognatio* au domaine de l'alliance<sup>11</sup>.

11. On introduira ici quelques remarques sur le « flottement » auquel ce vocable semble donner lieu. Comme on l'a signalé en n. 8, l'équivalence entre *cognatio* et relation d'alliance semble rare et l'on ne peut donc lui attribuer une valeur particulière. En revanche, la *cognatio* comme groupe de parents rassemblant non seulement les consanguins mais aussi quelques-uns au moins des alliés d'Ego se rencontre dans certains cas (mais il faudrait pouvoir en mesurer la fréquence) chez les canonistes, qui, par ailleurs, attribuent plus régulièrement à ce vocable la valeur « ordinaire » et plus limitée de parentèle cognatique. Cet usage est probablement issu de la langue de la *Vulgate*: en l'absence de *parentela*, apparemment plus tardif, c'est *cognatio* qui y est utilisé pour traduire un ou plusieurs vocables désignant dans l'original une ou plusieurs formes de groupe de parenté, avec les distorsions que supposent les écarts entre deux systèmes de parenté différents. Hors du domaine canoniste, qui demanderait, comme tous

2. Car la société médiévale reconnaît, de manière originale, une place essentielle une autre forme de filiation et de germanité qui, loin de reposer sur une relation biologique réelle ou fictive, mais affirmée, se trouve bel et bien produite hors de tout rapport « naturel » de sexualité et de reproduction, même supposé. La *cognatio spiritualis*, ou *cognatio spiritus*, tisse en effet dans l'Église et la société chrétienne un vaste réseau de parenté à l'intérieur duquel les hommes sont liés à Dieu et entre eux par des relations analogues à celles de la consanguinité ; pour saint Bernard (*Epistole* 374, 3 p. 337) : « sicut nos, huius tanti Patris gratia, universos, tamque germanos fratres, totis amplectimur visceribus caritatis, sic et de vobis idem sentire spiritualis ipsa cognatio persuadet » ; et (*ibid.* 64, 2 p. 158) : « [Claravallis] est Ierusalem, ei que in celis est, tota mentis devotione et conversationis imitatione et cognatione quadam spiritus sociata ». Pour Daniel de Morley, dans un contexte précis, le terme seul de *cognatio* suffit à évoquer la « consanguinité spirituelle » (*Philosoph.* I, 12 p. 214) : « ... homo, angelis cognatione conjunctus, ipsos religione et sancta mente veneratur, angeli quoque pio affectu humanos actus respiciunt atque custodiunt » (les uns et les autres ont le même Créateur). C'est le baptême<sup>12</sup>, seconde et véritable naissance du chrétien, qui constitue l'opérateur rituel essentiel par lequel se noue et se manifeste la *cognatio spiritualis* (produite aussi par la confirmation) : « Spiritualem cognationem dicimus quae ex officio regenerationis, i.e. baptismi seu confirmationis procedit, ut inter compatrem et commatrem vel filiolum filiumque alicuius et filiolum eiusdem » (Étienne de Tournai, *Summa, Causa* 30 q. 3 p. 241).

*Cognatio spiritualis* et *cognatio carnalis* sont présentées comme très nettement distinctes, la première étant donnée comme bonne en soi et supérieure à la seconde : selon Pierre Lombard (*Sententiae* IV, 40, 1 p. 978-979) : « est autem cognatio alia carnalis, alia spiritualis » ; et pour Gérard Ithier (*Explanatio sup. libr. sentent.* p. 479) : « scimus etiam quia duo sunt

---

les autres, une étude détaillée et spécifique, la *cognatio* correspond essentiellement, à notre sens, au champ de la consanguinité (voir aussi n. 17).

12. On dispose maintenant sur ce point de la synthèse de J. H. LYNCH, *Godparents and Kinship in Early Medieval Europe*, Princeton, 1986.

genera cognationis, una siquidem est cognatio bona, alia pessima » ; et *ibid.* (p. 479) : « sed ista non assequimur nisi revertamur de hac mala cognatione carnali ad spiritualem cognationem, qua non corpora sed corda iunguntur et multa sanctior est et dignior copula cordium quam corporum ».

3. Contrairement à l'*affinitas*, la *cognatio* se rapporte assez régulièrement non plus à une relation, mais à un groupe d'individus désignés comme parents principalement en vertu d'un lien de consanguinité d'extension variable, mais pouvant atteindre, en ligne paternelle comme en ligne maternelle, le 4<sup>e</sup> puis le 7<sup>e</sup> degrés canoniquement définis. Cette notion s'applique apparemment de manière assez générale : « una ancilla cum filio ejus ... et omni cognatione sua » (*Chartes de Cluny* I p. 128, X<sup>e</sup> s.) ; « ipsi libuit assumere unum de civitate ... et duos de cognatione » (*Cartulaire de S. Bertin* p. 4, a. 962) ; « delebo hos horumque cognationem penitus de facie terrae » (Dudon de S. Quentin, *De moribus*, p. 189). La *Vulgate* (*Genèse* 12, 1) fournit du reste, avec cette valeur générale, le modèle d'une formule : « egredi de terra et de cognatione sua » que l'on retrouve assez abondamment, hors du contexte proprement biblique, aussi bien dans les *Vies de saints* que dans les *Cartulaires*<sup>13</sup>.

Dans son extension maximale, ce groupe de parents transcende bien évidemment la limite entre morts et vivants et apparaît comme une unité susceptible d'acquérir en commun son salut : « pro salute animarum suarum, patrum, matrum, uxorum totiusque cognationis » (*Cartul. Leoncell.* 64 p. 69, a. 1199). La *cognatio* est aussi un instrument de référence sociale : pour Mathieu de Vendôme (*Ars versif.* I, 82 p. 137) : « [Attributa] extrinseca ... in ea dividuntur quae sumuntur a natione vel a patria, vel a sexu... A cognatione ut apud Statium : Cadmus origo patrum » ; cette valeur est sans doute perceptible chez Orderic Vital (*Historia eccl.* IV, 16 t. II p. 283) : « alii Egelrico, qui de cognatione ejus erat, abbatiam Crulandiae dimisit » ; et aussi dans la poésie franco-latine d'Hugues Primat

13. Dans ce cas, la *cognatio* est à la fois la parentèle cognatique, sens le plus fréquent du vocable, et toute parentèle réelle, puisque la citation est régulièrement utilisée pour illustrer la « sortie du monde et de la parenté » qu'effectuent les clercs lors de leur entrée dans la parenté spirituelle parfaite.

(*Carmina* XVI, 34 p. 90) : « Ore verrez venir milia milium, / de parenz, de nevoz turbam, dicencium : / je sui parenz l'evesche, de sa cognatium »<sup>14</sup>.

La *cognatio* est enfin un ensemble plus ou moins vaste de parents, qui manifeste matériellement et solidairement son existence dans certaines situations (conflits, guerre, meurtre) : « vitam et membra et bona iurabit et cum eo meliores de cognatione ipsius eandem securitatem iurabunt » (*Cartul. de S. Croix d'Orléans* 28 p. 58, a. 1134) ; « Insuper occisoris et affolati cognatio, prout pacis institutio dictaverit, eos super sanctos abjurabit » (*Coutumes de Picardie* 28 p. 181, a. 1184-1185) ; ou encore chez Raymond du Puy (*Historia Francorum*, 12 p. 258) : « Congregati sunt unusquisque ad signum et cognationem suam, infra civitatem ante portam pontis » ; et chez Lambert d'Ardres (*Historia* 63 p. 592) : « insurrexit in eum Samurensis cum infinita cognationis sue multitudine Galfridus ».

Là encore, la parenté « charnelle », c'est-à-dire réelle, peut s'opposer aux parents spirituels : « Deum Patrem pro patre, Deum filium pro filiis, Spiritum Sanctum pro omni cognatione et carnali affectione percipere » (Pierre de Celle, *disc.* 13 p. 316) ; « viri spirituales qui, de cognatione carnis et sanguinis egressi, obliti populum suum et domum carnis, solitudinem ingressi sunt » (Isaac de l'Étoile, *Sermones* 32, 4 t. II p. 206). On retrouve donc l'opposition essentielle entre parenté réelle et parenté spirituelle rencontrée à propos d'*affinitas* ; mais en outre, ces deux formes de la parenté apparaissent ici comme complémentaires et exclusives : la réalisation parfaite de la seconde exige le renoncement à la première.

Il convient de souligner dès maintenant que l'existence de la *cognatio* en tant que groupe repose principalement sur la reconnaissance de liens de consanguinité multiples, mais tous établis et comptabilisés à partir d'un individu qui représente, en quelque sorte, le centre de ce réseau et en dehors duquel il ne peut être ni nommé ni défini (on évoque toujours la *cognatio* de quel-

14. L'anc. fr. *cognaciōn* existe, mais il est rare et n'apparaît guère que comme un décalque exact, dans des traductions, de la *cognatio* biblique (voir n. 11 et s.v. *cognaciōn* dans les dictionnaires de Tobler-Lommatzsch et Godefroy).



qu'un). La *cognatio*, composée, dans sa forme large, de l'ensemble des consanguins d'Ego, correspond donc à ce que l'usage anthropologique dénomme « parentèle »<sup>15</sup>, notion sur laquelle on reviendra à propos de *parentela*. L'on reviendra de même ultérieurement sur le fait que si la *cognatio*, en tant que relation, peut aussi bien se rapporter à la parenté spirituelle qu'à la parenté réelle, seule cette dernière est susceptible de produire une parentèle. Les exemples cités plus haut ne font en effet pas apparaître de « parentèle spirituelle ».

Les consanguins sont également désignés comme *cognati*, par exemple par Pierre Lombard (*Sententie* IV, 40 pp. 978-979) : « Cognati vel affines in septimo gradu vel infra copulari non debent » ; ou par Orderic Vital (*Historia eccl.* VII, 15 t. III p. 229) : « Noctibus multotiens, cognatorum timore meorum, a Gualterio, avunculo meo, de camera principali furtim exportatus sum ».

Les *cognati* sont parfois opposés aux *agnati* comme les maternels aux paternels : « cognati dicti quia sunt et ipsi propinquitate cognationis conjuncti, qui inde post agnatos habentur, quia per feminini sexus personas veniunt (Raban Maur, *De universo* VII col. 189D) ; ou, au singulier : « lege assignatur ... tutor, scil. ille agnatus vel cognatus, qui ei in proximiori gradu fuerit » (Rufin, *Summa* 2, *causa* 16 q. 1, *cap.* 40 p. 355) ; « Alia deinceps lateralis persona proximior ulteriorem excludit sive agnata sive cognata » (Pierre de Vienne, *Exceptiones* I, 6 p. 300). Le couple *cognatus* / *agnatus* semble légèrement mieux représenté que celui des substantifs correspondants, pratiquement inexistant du fait de la quasi-disparition d'*agnatio*. Mais il s'agit apparemment d'un usage très savant de la langue.

Au singulier encore, le *cognatus* se rapporte au « parent », au « cousin » qui peut être assez lointain ; ainsi, d'après la *Vulgate* : « Maria ... de sacerdotali progenie descendit, cum dicatur cognata Elizabeth, que de Aaron originem duxit » (Theobald

15. Sur cette forme d'organisation de la parenté, voir les pages très claires de R. Fox, *Anthropologie de la parenté. Une analyse de la consanguinité et de l'alliance*, Paris, 1972, pp. 161-170 (éd. orig. en anglais 1967). Sur la nécessaire distinction entre parentèle et lignage, J. GOODY, ouvr. cité en n. 1, pp. 225-241.

d'Etampes, *Epistole*, p. 607)<sup>16</sup>. Mais la relation est parfois précisée ; ainsi Suger évoque la cousine « germaine » (cousine parallèle patrilinéaire) sous le syntagme *germana cognata* (*Vita Ludov. VI* 19 p. 146) : « cum conjugem germanam cognatam regis, Hugonis Magni filiam, haberet... ».

On signalera enfin un emploi particulier, sinon paradoxal de ce vocable qui se trouve désigner non plus un consanguin, mais un allié, frère ou sœur de la conjointe ou du conjoint. Cet usage est clairement rappelé par Gratien et dénoncé par lui comme le produit de la langue « vulgaire » : « Equivocacio est cum soror uxoris cognata vocatur » ; ou encore : « Quod autem frater sororve uxoris tue dicuntur cognati, equivocacionis jure et necessitate vulgaris appellationis potiusquam ulla causa cognationis (2, *causa* 35, q. 5, c. 5). Ce sens ressort aussi bien de textes de nature différente, par exemple : « eo quod fratrem suum manu sua interemit et multa periuria ut scelestus incurere non abhorruit et cognatam suam et pupillos ... vexare non desinit » (Grégoire VII, *Registrum* 14a, 7 p. 371). Cet usage apparemment non classique est attesté chez saint Jérôme et Grégoire le Grand ; par la suite, sa fréquence semble avoir varié selon les zones et les périodes<sup>17</sup>. Du reste, la référence de Gratien à une *appellatio vulgaris* trouve son répondant dans certaines langues romanes, mais non dans toutes. L'assimilation d'un allié à un consanguin ne paraît pas inexplicable dans un système qui englobe tous les parents reconnus dans un même réseau d'interdits de mariage. Dans ce cas, l'assimilation porte sur des affins particulièrement proches et qui font l'objet, dans le droit canon, d'un interdit de mariage d'autant plus sévère qu'il contredit la tradition de l'Ancien Testament.

16. Une traduction française de la Bible, datant du XVI<sup>e</sup> siècle, désigne précisément Élisabeth comme une « cousine » de Marie.

17. Cet usage est signalé par les auteurs cités en n. 1. Mais il n'est peut-être pas aussi général que certains l'ont dit ; ainsi, l'anc. français ne semble pas avoir eu recours à des vocables issus de cette forme. En revanche, on doit en rapprocher les exemples, au total rares (voir la n. 11), où la *cognatio* vaut aussi pour le domaine de l'affinité. La réserve introduite par Gratien à propos de l'usage de *cognatus* dans le champ de l'alliance nous paraît un indice supplémentaire du fait que même pour les canonistes, qui usent parfois de *cognatio* dans un sens élargi de parentèle globale, ce vocable et ses dérivés sont spécifiquement liés au domaine de la consanguinité.

## CONSANGUINITAS

1. *Consanguinitas* exprime essentiellement la relation de consanguinité. La définition d'Étienne de Tournai met en évidence cette référence fondamentale et canonique à l'origine commune donnée comme biologique (*Summa, Causa* 35 p. 247) : « consanguinitas est vinculum diversarum personarum ab eodem stipite procedentium carnali propagatione contractum ».

Seul, on le trouve avec le même sens chez Orderic Vital (*Historia* XII, 24 t. IV, p. 399) : « eumque reverenter honoravit quem universalis ecclesiae pastorem sibi consanguinitate propinquum agnovit ». Ailleurs : « nisi sint consanguinitate, dominio vel affinitate conjuncti » (*Carta consulat. Arelat.*, p. 3, a. 1142-1155) ; « omnes qui mihi vel consanguinitatis vel amicitie federe conjuncti sunt » (*Cartul. de Pontigny* 217 p. 257, a. 1190), le lien de *consanguinitas* est opposé à d'autres (*dominium, affinitas, amicitia*). Comme ces derniers, il engendre un mode de conduite et un comportement social (des « sentiments ») que l'on ne devrait pas enfreindre ; ainsi, pour Gerbert (*Epistole* 57 p. 88, 6) : « terribilem iudicem extremi iudicii ultorem spretae fidei ac consanguinitatis proclamat » ; pour Guillaume de Poitiers (*Gesta* p. 18) : « Motus dux consanguinitate, supplicite, miseria victi non acerbius vindicavit » ; ou encore : « exivit ergo de ecclesia invitatus ad suos reversurus de quibus spem habebat ob consanguinitatem debere sibi prestari obsequium et compassionem » (Hugues Farsit, *Miracula* XXXI col. 1799 C).

La perception, probablement assez forte, de ce lien justifie l'association des consanguins aux efforts faits pour atteindre le salut : « pro redemptionem anime mee et patris vel matris et fratrum meorum et omnium eorum qui michi consanguinitatis (*sic*) junguntur » (*Cartul. Alosc.* 32 p. 92 a. 1024-1049). Elle fonde aussi la légitimité de revendications successorales : « cum comes Rainaldus sine liberis decederet, consanguineus ejus Ivo de Nigella ad hereditatem consanguinitatis jure pervenit » (*Cartul. dom. Nigell.* 5 p. 28, a. 1140-1141) ; « si quis hereditatem suam ... vendere voluerit, licet ei ... nec aliquis ratione consanguineitatis vel proximitatis poterit contradicere » (*Acta com. Flandr.* 1191-1206 1 p. 15, a. 1191).

Comme la *cognatio*, la *consanguinitas* est bien évidemment

comptabilisée (en *gradus*, en *linea*) et elle a pour effet d'interdire le mariage entre ceux qu'elle lie ; de cet aspect amplement attesté par la documentation, on ne retiendra que deux exemples : « solemniter celebrato divortio, ab uxore, titulo consanguinitatis objecto, divertit » (Guillaume de Tyr, *Historia* XVII, 8 p. 771) ; « linea consanguinitatis per Carolum comitem Flandrensium ab episcopis et baronibus computata, per censuram ecclesiasticam huiusmodi matrimonium est separatum » (Rigord, *Gesta* 92 p. 125).

2. Accessoirement, mais non exceptionnellement, dans des textes de la pratique, *consanguinitas* se rapporte au groupe des parents consanguins : « pro anima Roberti et omni consanguinitate ejus » (*Cartulaire de Savigny* t. 1 p. 63, 10<sup>e</sup> s.) ; « Matheus de Roseto, sub cuius tutela erant pueri illi, qui et consanguineus eorum erat, et Oliver Revel qui similiter de consanguinitate eorum erat, fidem suam corporaliter dederunt » (*Lib. controv. S. Vinc. Cenom.*, 329 p. 340, a. 1148-1184) ; « Petrus Rainaldus qui erat de consanguinitate mea... » (*Cartul. hosp. Trencat.* 177 p. 170 a. 1197). Là encore, il s'agit d'une parentèle, dont l'extension maximale est donnée par les prescriptions des canonistes (ainsi Pierre le Chantre, *Summa* III, 287 p. 315).

Bien que moins largement attesté que *cognatio*, *consanguinitas* semble donc comporter des sens et des usages analogues ; toutefois, la notion de relation y est plus nettement prépondérante et la référence très perceptible au « sang » interdisait toute translation du vocable dans le champ de la parenté spirituelle.

La documentation utilisée ici offre moins d'exemples pour les *consanguinei*, probables équivalents des *cognati* (mais c'est le terme apparemment le plus régulièrement usité chez les canonistes) : « pro ... omnibus consanguinibus suis » dans le *Cartulaire de Beaujeu* (app. p. 35, a. 990-1000) ; « fuerunt mecum largitores filii mei et nepotes et nichilominus mei consanguinei possessores scilicet predicti » (*Actes des ducs de Normandie* 7 p. 78 a. 996-1006) ; « Mansum Petri Sicfridi et fratrum suorum et consanguineorum suorum » (*Cartul. de Carcassonne* II p. 612 col. 2, a. 1093) ; « eis reditus in villa non debet concedi nisi facta pace cum consanguineis affolati vel occisi » (*Coutumes de Picardie* 28

p. 181 a. 1184-1194). Le vocable paraît plus amplement attesté au singulier pour désigner probablement surtout des consanguins moins immédiats que les parents, les frères et sœurs, les enfants, valeur qui ressort aussi de l'usage du terme au pluriel <sup>18</sup>.

#### PARENTELA

Ce vocable, qui n'appartient pas à la langue classique, semble très usité au Moyen Âge; c'est également celui sur lequel on dispose actuellement de l'information la plus complète au Comité Du Cange <sup>19</sup>.

1. Contrairement aux termes précédemment examinés, *parentela* se rapporte d'abord et avant tout non à une relation, mais à un groupe de parenté, celui que forme, autour d'un individu donné, l'ensemble de ceux qu'il peut appeler ses « parents », — soit sa « parentèle ». Suivant le droit canon, dont l'usage commun ne semble pas se distinguer nettement, la parentèle médiévale comporte la totalité des consanguins et des affins d'Ego, comptabilisés, suivant les périodes, jusqu'au 4<sup>e</sup> ou au 7<sup>e</sup> *geniculum*. Ainsi Étienne de Tournai (*Summa, causa 3 q. 5 p. 195*): « parentes largo modo intellige, sicut vulgariter dicitur, i.e. qui sunt de eadem parentela »; et Guillaume de Malmesbury (*Gesta I, 42 p. 68*): « quoadusque parentela ex alterutra parte ad septimum gradum perveniat » ne s'écartent guère de la définition livrée par Bernard de Pavie (*Summa decretal. 4, 14, 7 p. 167*): « cum in septem gradibus omnis parentela claudatur, ultra septimum gradum parentela nominari vel cognosci non debet ». L'équivalence des alliés et des

---

18. Comme terme d'adresse, *consanguineus* fait peut-être dans certains cas référence moins à une parenté réelle qu'à une pseudo-parenté (voir un usage similaire du terme « cousin »). Une étude attentive d'un certain nombre de vocables pourrait faire apparaître comme assez fréquentes ces manipulations sociales manifestes des relations de parenté, aboutissant à dénommer comme parents et même comme consanguins des individus qu'aucun lien biologique, même très lâche, ne rattache. Dans la société médiévale, l'extension considérable des réseaux de parenté réelle et de parenté spirituelle facilitait certainement ces glissements.

19. Voir l'article *parentela* dans le fascicule devant paraître prochainement du *Novum Glossarium Medii Aevi Latinitatis*. L'apparition et le développement de ce vocable semblent pouvoir être datés des IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s. (il est attesté en particulier chez Cassiodore et Isidore), période qui marque précisément une évolution nette des structures de parenté dans l'Europe occidentale.

consanguins à l'intérieur de la parentèle canonique est explicitement soulignée par plusieurs textes : « Sane eadem quae in viri, haec nimirum in uxoris parentela de lege nuptiarum regula custodienda est. Quia ergo constat eos duos esse in carne una, communis illis utrinque parentela esse credenda est » (*Concil. Moguntinense* 30 col. 911D, a. 847) ; « unde commonemus ... ut nemo in parentela sua intra sextam generationem uxoretur, nec in dimissa cognati sui qui intra sextum geniculum pertineat ei, nec in cognatione uxoris sui » (*Leges Cnuti* 7 p. 290). À ce cercle des parents correspond donc exactement l'extension des interdits de mariage, ces deux éléments étant l'expression d'une même réalité.

La parentèle est également donnée comme un groupe clos par des formules qui opposent l'ensemble des parents aux non-parents : « nec quispiam de parentela eius nec ullus hominum prorsus » (*Acta pontificum Rom.* VII, 9 p. 241, a. 1049) ; « neque de parentela neque de familia sua essent » (*Cartulaire de Redon* p. 296, ant. 1084) ; « nullus de mea parentela vel de proienie altera habeat auferendi hanc villam potestatem » dans le *Cartulaire d'Irache* (131 p. 153, a. 1137).

L'extension maximale de la parentèle, fixée par le droit canon, n'est sans doute qu'assez rarement prise en compte réellement. Elle l'est probablement, quoique de manière imprécise, lorsqu'est évoquée la possibilité d'un salut collectif : « pro remedio anime mee omnisque parentele » (*Cartul. Domin.* 7 p. 10, ca. 1065) ; « preces suas fundant pro me et uxore mea et omni parentela nostra » (*Documents portugais* I, 216 p. 265, a. 1146). La comptabilité devait bien entendu être plus fine, lorsque la légitimité d'un mariage était en cause. Ailleurs, toutefois, la parentèle dont on parle se réduit à une partie seulement des parents possibles, sans que ces limites imposées par tel ou tel usage soient toujours aisées à déceler. Il paraît probable que dans nombre de cas on désigne, par ce vocable, un ensemble de parents constitué à la fois de ou des consanguins et au moins des plus proches des alliés ; car ce terme à valeur englobante était bien le plus approprié pour nommer ce cercle qui constituait une référence effective, sinon nécessaire en certaines circonstances. En revanche, il s'agit parfois des seuls consanguins : « hoc pacto ut nullus post eius obitum de parentela vel de affi-

nitate ipsius in terra illa hereditet » (*Cartul. de Marmoutier pour le Dunois* 98 p. 91, a. 1032-1064) ; ce qui rejoint la définition d'Ugutio (s.v. *pario* fol. 100v.) : « haec parentela, cognatio, consanguinitas ». Le vocable peut aussi se rapporter tout particulièrement à l'ensemble des ascendants et ancêtres qui constituent une référence sociale : « de tanta ... tamque parentela proles ipse nobilissimam traxit originem » (Rahewin de Freising *Gesta* 4, 14 p. 250) ; parmi ces « ancêtres » figurent Adam et Ève, la *prima parentela* évoquée par Geoffroy de S. Victor (*Preconium August.* 450 p. 106). Plus fréquent encore paraît l'usage, déjà observé avec *cognatio* et *consanguinitas*, qui englobe sous un terme collectif les consanguins à l'exclusion des plus proches (père et mère, frères et sœurs, enfants) ; ainsi, dans la *Chronique de S. Bénigne de Dijon* (P.L. 162, col. 847B) : « pro requie animarum patris sui ac matris fratrisque ac pro semetipso omnique parentela ». La référence aux seuls descendants ou aux seuls affins semble en revanche rare.

L'abondance de la documentation disponible pour ce vocable permet de cerner, plus précisément que pour d'autres, les usages sociaux de la parentèle<sup>20</sup> ; en fait les circonstances qui suscitent la mention de ce groupe de parents sont analogues à celles que l'on a entrevues précédemment. La parentèle est un référent social qui aide à situer un individu soit de manière générale : « a quibus unusquisque nostrum de natione sua et parentela diligenter inquirebamus » (Fulcher de Chartres *Historia* II, 6 p. 388), soit par rapport à un personnage connu ou notable : « Predicta Cecilia est de parentela comitis de Reduers » (*Rotul. de dom.* p. 48, a. 1185). La parentèle apparaît également comme un groupe solidaire et pouvant agir collectivement, non seulement pour assurer son salut, mais aussi pour exercer des droits sur des terres ou des charges transmissibles, pour agir dans les cas de mort violente, dans les conflits, comme témoins, garants ou otages ; la parentèle des serfs est de même solidaire dans la dépendance. Il convient toutefois de rappeler que si la parentèle peut agir collectivement, elle n'a nulle consistance en dehors de l'individu (Ego) qui constitue le

20. Pour une série d'exemples précis, qui n'ont pu être donnés ici pour des raisons de place, nous renvoyons à l'article cité en n. 19.

point focal de ce réseau et qui, vivant ou mort, « suscite » éventuellement le rassemblement et l'action commune d'un nombre plus ou moins important de ceux qui lui sont liés par la consanguinité et l'affinité.

2. L'utilisation de *parentela* dans le domaine de la parenté spirituelle semble exceptionnelle (un seul exemple pour un vocable par ailleurs très bien documenté) : « Jam parentelam spiritus diligo et relictis terrenis genitoribus celestibus jungor » (Aripert, *Passio Fort.* 5 p. 454B).

On peut ranger aussi sous cette rubrique peu fournie l'usage de ce terme pour désigner, en concurrence avec *cognatio*, un groupe de métier : « prefatus Aymo et tota cognatio furnariorum ipsi querele in perpetuum abrenunciaverunt, ita tamen quod unum solum de tota parentela furnariorum bis in die ... ad nemus illud introire libebit » (*Cartulaire de Montieramey*, 126, a. 1197). Cette fraternité ou confrérie est en effet unie par un lien établi sur le modèle de la consanguinité, mais relevant de la parenté spirituelle. L'on reviendra plus loin sur le fait que si plusieurs des vocables ici examinés se rapportent à cette dernière en tant que relation, celle-ci n'engendre que très rarement la constitution d'un groupe que l'on désignerait par ces mêmes vocables.

3. Enfin, dans le domaine de la parenté réelle, *parentela* représente le rapport de parenté ; cet usage semble moins massif que celui du sens 1. Il est assez régulièrement évoqué lorsque joue un interdit de mariage ; mais sa nature (consanguinité, alliance) est le plus souvent malaisée à percevoir, ce qui s'accorde avec le fait que le mot désigne aussi bien les affins que les consanguins. Ainsi, pour Étienne de Tournai, la *parentela* recouvre tout lien de parenté réelle existant entre deux individus (voir l'exemple cité plus haut, comme définition de l'*affinitas* au sens 1.). Ailleurs, l'inflexion vers l'une ou l'autre des deux valeurs semble probable. Le lien de *parentela* est lui aussi complévisé en *gradus*, *linea* et *numerus*.

*Parentela* désigne d'abord la parentèle dans son sens le plus large, puisque sa définition canonique englobe la totalité des cognats et des alliés. Dans le détail des usages, son extension peut être limitée jusqu'à en faire parfois un équivalent approxi-



matif de la *cognatio* <sup>21</sup>. Mais, contrairement à *cognatio*, *parentela* ne reçoit que secondairement la valeur de relation et se rapporte presque exclusivement à la parenté réelle, ces deux phénomènes étant sans doute liés. Par ses caractères sémantiques, ce vocable représente apparemment le correspondant le plus exact de l'ancien français *parenté*, qui réunit l'ensemble des *parents*. Cet ensemble est également recouvert par une majorité des usages du vocable latin *parentes* <sup>22</sup> (voir, en particulier, la définition d'Étienne de Tournai citée plus haut ou celle d'Ugutio, *s.v. pario* : « *parens etiam accipitur pro sanguineo vel affini* »).

#### PROPINQUITAS

La *propinquitas* se réfère apparemment à la relation de consanguinité avec des usages proches de ceux de *consanguinitas*. Ce vocable peut être employé seul : « *his igitur qui nobis propinquitatis nexibus sociantur* » (*Cartul. de S. Florent de Poitiers* 3 p. 11, a. 976-977) ; chez Pierre Damien (*Vita Romualdi* p. 82) : « *Hic autem Rainerius conjugem suam occasione propinquitatis abiecerat* » ; ou encore dans le *Cartulaire* du chapitre d'Agde (49 p. 56, a. 1183) : « *vindicabat enim predicta Guillelma sibi omnem istum honorem iure propinquitatis, asserens fratrem suum Ademarum intestatum* ». Cette relation est comptabilisée : « *qualiter ... in presentia nostra probatum sit te habuisse virum consanguineum Azzonis, te etiam et Assonem marchionem in quarta propinquitatis linea consanguineos esse* » (Grégoire VII *Registrum* II, 36 p. 172, a. 1074).

21. Nous n'ignorons pas les écarts entre règles (canoniques) et usages (réels). Toutefois, *parentela* nous semble avoir été, dans la pratique, le mot le plus propre à désigner un ensemble de consanguins et d'alliés auquel, bien évidemment, on était en certaines circonstances amené à se référer (ce qui se déduit, par exemple, de l'importance probable de l'alliance dans l'aristocratie). En revanche, le principe de la parentèle voulant que l'on puisse ne prendre en compte qu'une partie du cercle des parents, la *parentela* peut effectivement correspondre, dans des cas dont il faudrait évaluer la fréquence, aux seuls consanguins, réseau qui est en règle générale celui de la *cognatio* ; celle-ci est inversement elle aussi susceptible, dans certains textes, de déborder la seule parentèle cognatique. Ces mouvements de rétraction ou de dilatation sémantiques résultent certes d'évolutions linguistiques non unilinéaires, mais ils sont également le produit du fonctionnement d'un système de parenté qui s'accommode parfaitement d'une relative imprécision dans la référence aux parents, comme on tentera de le montrer plus loin.

22. Nous renvoyons là encore au prochain fascicule du *Novum Glossarium*.

Comme d'autres vocables relatifs aux relations de parenté, *propinquitās* peut ne garder que la valeur abstraite de « relation » et être définie comme relation de consanguinité réelle par un syntagme : *propinquitās carnis* : « Contribules et fratres Abimelec ipsum Abimelec eligunt in regem sibique praefecerunt, propinquitate carnis ducti » (Pierre le Chantre *Verbum abbrev.* LXXI, 211b) ; *propinquitās generis* : « non cohibuit iniqui hominis contumaciam generis propinquitās » (Guillaume de Poitiers *Gesta* p. 16) ; *propinquitās sanguinis* : « quanto et propinquitās sanguinis et passio similis per crucis patibulum vere fecit esse germanos » (*Acta pontif. rom. ined.* I, 181 p. 159, a. 1139) ; ou encore *germana propinquitās* : « germana propinquitate fratris » (Vulfin de Die *Vita Marcelli* 2, 2, p. 114)<sup>23</sup>.

Les *propinqui* sont certes des proches, mais le terme n'implique sans doute pas obligatoirement une relation de parenté. Cette dernière est, là aussi, établie par des syntagmes ; chez Dhuoda (*Liber man.* VIII, 13 p. 318) : « pro domesticis, hoc est proximis et propinquis parentum » ; chez Orderic Vital (*Historia* XII 24 t. IV p. 399) : « [eum] sibique consanguinitate propinquum agnovit » ; ou encore « propinquus secundum carnem », distinct d'« affinis » et de « necessarius » dans l'Anonyme Normand (I, 31 p. 186). Employé seul, *propinquus* peut ne désigner que des familiers et non des parents ; ainsi sans doute pour Innocent III (*De miseria* V, 1 p. 12) : « diminuti membris et sensibus corrupti nascuntur, amicorum tristitia, parentum infamia, verecundia propinquorum ».

Le champ de la *propinquitās* paraît donc plus large que celui de la stricte parenté consanguine (contrairement à *consanguinitas* et à *cognatio*) ; ce qui expliquerait la précision apportée dans une majorité de cas par un autre vocable sur la nature de la relation mentionnée.

23. On peut sans doute attribuer un sens analogue, malgré l'imprécision introduite par *parentela*, à l'exemple suivant : « medietatem supradicti honoris donavit et reliquit Bertrando de Auriaco et Petro Oliveiro ... fratri ipsius, aequali portione, propter propinquitatem parentele ipsorum et servitium quod ipsi duo Arnaldo fecerant » (*Cartul. de Carcassonne* IV p. 583, a. 1173).

## PROXIMITAS

Ce vocable, que les attestations disponibles au Comité Du Cange font apparaître le plus souvent dans le syntagme *proximitas spiritualis*, semble désigner principalement la relation de parenté spirituelle définie de manière canonique comme le résultat de certaines représentations de la parenté chrétienne et des rites qui les sanctionnent : le baptême, la confirmation, mais aussi la confession. Les exemples dont on dispose visent à préciser ce qu'est cette relation dans son sens le plus strict. Pour Pierre le Chantre (*Summa* 2, 138 p. 325) : « est enim spiritualis proximitas vinculum spirituale procedens ex generatione spiritali ».

Cette définition correspond bien à la nature et aux effets du baptême, qui produit les liens de compaternité et de filiation spirituelle : « Per [quedam preparatoria baptismi] spiritualis proximitas contrahitur, scil. compaternitas, sicut in canone habetur » (Pierre le Chantre *Summa* I, 21 p. 61) ; et, selon Gratien (*Summa* 2, *causa* 30, q. 3, c. 1) : « est inter fratres et filios spirituales gratuita et sancta communio que dicenda non est consanguinitas sed habenda spiritualis proximitas ». Cette forme spirituelle de consanguinité s'accompagne, comme la consanguinité réelle, d'un interdit de mariage : « Proximitas spiritualis quae compaternitas dicitur similiter matrimonium et impedit et dirimit » (Robert Paululus I, 31 col. 399B). Le rite baptismal crée également un lien spirituel entre le clerc et le baptisé : « Queritur si sacerdos contrahit aliquam proximitatem in baptizando, ut scilicet fiat compater patris pueri et patrinus pueri... Credo quod si aliqua proximitas ibi contrahitur, non tamen tanta quanta in illis qui offerunt puerum et eum suscipiunt » (Pierre le Chantre *Summa* 3, 334 p. 405). Cette apparente sous-estimation d'une relation spirituelle née du baptême s'explique sans doute assez aisément : le clerc entretient de toute façon une relation spirituelle avec tout chrétien, mais il n'est pas censé occuper la position particulière de parrain<sup>24</sup> ; de plus, il se trouve exclu des réseaux de mariage ; il paraissait donc probablement plus nécessaire et plus malaisé à la fois de faire

24. J. H. LYNCH, ouvr. cité en n. 12, pp. 166-167.

admettre l'existence d'un lien de parenté contraignant (par l'interdit de mariage) entre des laïcs qui ne se reconnaissaient aucune parenté réelle.

Dans le même passage, Pierre le Chantre attribue une valeur analogue à la relation qui naît entre clerc et confesseur ; elle est également indiscutable et résulte de l'assimilation entre baptême et confession : « qualiter ergo contrahit sacerdos proximitatem cum filia penitentiali ? Resp. In confessione quodammodo renascitur penitens, quia confessio est secunda tabula post naufragium et dicitur secundum baptismum. Anima enim que mortua fuit peccato, quoddammodo renascitur in confessione » (*Summa* 3, 334 p. 408 et 3, 2 app. 4, 24 p. 694). Toutefois, pour cet auteur (*Summa* 2, 139 p. 326), la « confession » entre laïcs ne saurait produire, contrairement au baptême, un lien de parenté spirituelle : « si confitetur laicus laico, non tamen dicimus nasci spiritualem proximitatem, quia non est ibi ligatio vel absolutio, sed consilium tantum, nec ostendit ligatum vel solutum sicut sacerdos facit, sed tantum ostendit ligandum vel solvendum ».

La prédominance de cet usage de la *proximitas* n'exclut pas toute référence à la parenté réelle ou à la familiarité, mais cet aspect semble secondaire<sup>25</sup>.

De ces valeurs de la *proximitas*, on doit rapprocher celles de *proximus*, qui peut certes désigner le proche, parent « réel », par exemple chez Guillaume de Tyr (*Historia*, XIV, 15 p. 628) : « dominae quoque reginae ... valde proximus : eorum enim patres consobrini fuerant, id est duarum sororum filii »<sup>26</sup> ; mais aussi sans doute le simple familial ; ou encore le voisin : « Dicitur aliquis proximus ratione loci, unde dicitur : vocabis proximum tuum qui vicinus est domui tuae » (Alain de Lille *Distinctiones* col. 913C). Mais le *proximus* est aussi et surtout ce parent spirituel qu'est le « prochain », frère en Dieu que l'ancien fran-

25. La difficulté provient ici du trop petit nombre d'attestations disponibles hors du champ de la *proximitas* spirituelle et du peu de clarté qui s'en dégage (voir un exemple sous *consanguinitas*, sens 1), comme c'est aussi le cas pour l'adjectif correspondant.

26. Voir aussi DHUODA (*Liber man.* VIII, 13 p. 318) : « orandum est ... non solum pro extraneis, verum etiam pro domesticis, hoc est proximis et propinquis parentum nostrorum ».

çais désigne précisément du terme de « proisme » ; nous ne retiendrons que quelques attestations de cet usage très commun : « Si compassionem erga proximos habueris fraternam... » (Dhuoda *Liber man.* IV, 4, 84 p. 216) ; « uno eodemque toto [amore] et Deum et proximum debemus amplecti » (Jean Scot *De divina predestinatione* 3, 6 p. 24) ; « Naturalis amor proximi, quo sibi ad invicem astringuntur homines... » (Geoffroy de S. Victor *Microcosmus* 174 p. 193)<sup>27</sup>. Il est du reste remarquable que l'utilisation du superlatif assimile clairement le « prochain » au plus proche, ou au très proche parmi les parents ; ce qui est au total parfaitement cohérent avec le fait que les relations avec les parents spirituels soient définies essentiellement en termes de fraternité et de paternité et soient aussi très fortement valorisées.

De manière beaucoup plus sensible que le français contemporain, où proche et prochain ne se confondent pas, la langue médiévale, savante ou vulgaire, fait donc apparaître l'articulation essentielle entre parenté réelle et parenté spirituelle, qui, désignées par les mêmes vocables, se trouvent implicitement assimilées ; l'évocation, par Geoffroy de S. Victor, d'un amour « naturel » entre les hommes va dans le sens de cette « confusion » volontaire des deux formes de parenté, qui n'interdit nullement de donner la seconde comme supérieure à la première, ni même, dans certains cas, de la présenter ouvertement comme le domaine du choix (divin ou humain), et donc de la manipulation<sup>28</sup>.

## SUR QUELQUES VOCABLES ABSENTS

On évoquera brièvement quelques vocables dont l'absence ici pourrait étonner.

*Agnatio* en premier lieu : ce terme semble très faiblement

27. L'ambivalence des sens possibles conduit certains à préciser la nature du lien évoqué ; ainsi Raoul TORTAIRE (*Mirac. Bened.* 29 p. 325) : « a proximis sibi sanguine ».

28. La valorisation explicite de la parenté spirituelle comme manipulation affichée des relations de parenté nous paraît particulièrement bien illustrée par *La Vie de saint Grégoire*, texte en français du XII<sup>e</sup> s. analysé dans *Annales E.S.C.*, n° 6, 1988, pp. 1291-1319.

usité en latin médiéval et s'y trouve peut-être à l'état de résidu dans la langue savante. Trois des quatre attestations dont on dispose au fichier Du Cange (*Regesta Alsaciae*, Abbon de S. Germain, *Annales de Metz*) remontent en effet à la période carolingienne et sont malaisées à interpréter ; Étienne de Tournai est à la fois plus tardif et plus clair, mais c'est aussi précisément un canoniste : « ut hereditas certis personis legitime deferatur, i.e. ut, qui propinquior in agnatione vel cognatione fuerit, ad successionem vocetur » (*Summa, causa 35, q. 5*, pp. 254-255). L'opposition entre *agnatio* et *cognatio* ne semble donc plus véritablement pertinente dans la langue médiévale.

En revanche, *agnatus* apparaît un peu plus fréquemment pour désigner les parents en ligne paternelle, s'opposant explicitement ou implicitement aux *cognati* de la ligne maternelle (ce à quoi semble aussi répondre l'exemple d'Étienne de Tournai cité ci-dessus). Cet usage ressort de textes de nature diverse (canoniques et théologiques avec Raban Maur, Rufin, Pierre de Vienne et Pierre le Mangeur, mais aussi « narratifs » avec Guillaume de Tyr et André le Chapelain).

Si notre interprétation est exacte, elle suggère d'ores et déjà deux remarques. D'une part, le couple *agnati* / *cognati* reçoit au Moyen Âge une valeur nouvelle, puisqu'il permettrait d'exprimer la distinction entre paternels et maternels (et non plus entre parents reconnus seulement en ligne paternelle et parents consanguins pris dans leur globalité). D'autre part, la quasi-disparition d'*agnatio* au profit de la seule *cognatio* souligne que la relation agnatique (relation qui chemine exclusivement à travers les hommes) ne fonctionne plus, dans la société médiévale, comme un schème organisateur du champ de la parenté, ce qui n'interdit nullement de distinguer, dans certaines circonstances, ses parents paternels de ses parents maternels.

*Familia*. Contrairement à *agnatio*, *familia* est un vocable très abondamment attesté. Mais, pour la période qui nous occupe, il ne figure pas dans le réseau lexical de la parenté. Comme en latin classique, il s'applique à l'ensemble des serviteurs et plus largement à un ensemble de dépendants. La *familia Dei* ou *familia* d'un saint, réunion large ou restreinte de ceux qui servent Dieu dans une communauté (les moines et leurs dépendants ou les moines seuls), ne constitue qu'un cas particulier de

cet usage <sup>29</sup>. L'équivalent français de la *familia* n'est donc nullement la « famille », au sens moderne du mot, pour lequel le dictionnaire de Tobler-Lommatzch ne livre que deux exemples, mais bien plutôt la « mesnie » <sup>30</sup>.

On a enfin été contrainte de renoncer ici à l'analyse de quelques vocables qui, tels *genealogia*, *generatio*, *genus*, *gens*, ou même *progenies*, se réfèrent, dans une partie au moins de leurs emplois, à la parenté entendue comme groupe. Ils correspondent à ce que les médiévistes ont coutume de traduire à peu près indifféremment par « famille », « lignage », « lignée », « origine », « ascendance », « descendance », « race »... En réalité, la difficulté opposée à l'analyse lexicale et socio-historique par le vocabulaire tant latin que vernaculaire (voir aussi l'anc. fr. « lignage », « lignée », « amis ») est beaucoup plus grande qu'on ne veut généralement le reconnaître. Selon toute apparence en effet, la société médiévale n'a pas connu de groupes de parenté discrets comparables aux groupes d'unifiliation et aux lignages observables en particulier en Afrique ; et la forme principale prise par la parenté comme groupe était celle de la parentèle. Les vocables latins et français mentionnés plus haut se rapportent donc à telle ou telle manière de considérer ou de fractionner l'ensemble aux contours mouvants que constitue la parentèle <sup>31</sup>. Dans un certain nombre de cas, on a affaire à la représentation strictement linéaire d'une relation de descendance ou d'ascendance entre plusieurs individus ; mais ces « lignes » peuvent comporter des femmes aussi bien que des hommes et elles

---

29. On notera deux définitions peu connues de ce terme : chez Alain DE LILLE (*Distinctiones* col. 785D) : « Familia proprie. Dicitur etiam fidelis populus suo prelato subjectus » ; et chez RUFIN (*Summa I, dist. XVIII, cap. 17 p. 42*) : « Diocesis — grece — latine sonat gubernatio, episcopalis scil. ad exemplum nimirum familie : que gubernatur ab uno rectore ».

30. La *familia* correspond le plus souvent à ce que les anthropologues dénomment « groupe domestique », soit l'ensemble des individus qui résident sous le même toit. On peut évidemment observer dans certains cas une coïncidence entre ce groupe de résidence et telle forme de groupe fondé sur la parenté ; c'est ce qui permet à P. TOUBERT de poser l'équivalence entre *familia* et *famille nucléaire* (ouvr. cité en n. 1 pp. 708-709) ; mais il ne s'agit là que d'une des formes possibles de la *familia* médiévale.

31. Voir sur ces questions essentielles l'excellent ouvrage de J. GOODY cité en n. 1 et notre article sur *La parenté dans l'Europe médiévale et moderne ; à propos d'une synthèse récente*, *L'homme*, 29, 1989, pp. 69-93.

omettent souvent les collatéraux, ce qui ne correspond nullement à la définition anthropologique du lignage. Par ailleurs, les mêmes vocables recouvrent des relations qui sont totalement incompatibles avec l'existence de groupes d'unifiliation discrets : ainsi, Gauvain est donné comme appartenant au « lignage » de son oncle maternel Arthur, situation incompréhensible dans un système réellement patrilinéaire<sup>32</sup>. Seule l'observation fine des documents permettrait donc d'éclairer sérieusement les valeurs sémantiques et les usages sociaux, réels et idéels, de la *gens*, de la *genealogia*, de la *linea* ou du *lignage* (en particulier, la composition et les contours exacts des éléments de la parentèle évoqués en telle ou telle circonstance, ainsi que l'articulation entre patri- et matrilinee à l'intérieur de ce groupe en principe indifférencié).

### LA PARENTÉ COMME RÉSEAU LEXICAL ET SÉMANTIQUE

Comme on a tenté de le montrer par l'analyse de détail, les différents vocables étudiés ici ne sont pas de simples synonymes, même si leurs emplois autorisent tous, peu ou prou, la traduction par le terme générique de « parenté ». Si cet usage n'est pas illégitime, il évite trop souvent de s'interroger sur les caractères d'un champ sémantique et sociologique complexe. Car, on l'a vu, il existe diverses formes de parenté et diverses manières d'être parents. De plus, certains vocables débordent le champ strict de la parenté pour désigner en même temps des relations sociales relativement proches ou étroites, mais dont le fondement est un peu différent (familiarité, voisinage, amitié).

Trois principaux groupes de critères s'opposant deux à deux ressortent de la recherche du ou des sens de chaque mot :

1. la parenté comme relation et comme groupe ;
2. la parenté réelle et la parenté spirituelle ;
3. la consanguinité et l'affinité.

Si l'on s'en tient aux valeurs le mieux représentées, sur le der-

32. *L'Âtre périlleux. Roman de la Table Ronde*, éd. B. Woledge, Paris, 1936, v. 85-95.



nier « axe », l'*affinitas* (relation d'affinité réelle et d'affinité spirituelle) s'oppose à la *cognatio*, (relation de consanguinité réelle et spirituelle, mais aussi parentèle cognatique), à la *consanguinitas* (relation de consanguinité réelle et groupe des consanguins), à la *propinquitas* (relation de consanguinité réelle). Sur le deuxième axe, la *proximitas* (relation de « consanguinité » spirituelle) s'oppose essentiellement à la *consanguinitas*, à la *parentela* (parentèle la plus large et éventuellement relation de parenté réelle), à la *propinquitas*. Enfin, sur le premier axe, l'*affinitas*, la *propinquitas* et la *proximitas* s'opposent à la *parentela* (où prédomine la valeur de groupe).

On voit donc ainsi apparaître des systèmes d'opposition assez simples, témoignant du fait que ces vocables ne sont pas totalement équivalents et interchangeables. Mais ces couples d'opposition ne sont pas également et simultanément pertinents pour tous les termes et l'organisation du champ est compliquée par le croisement des trois séries de critères, qui aboutit à des polysémies plus ou moins marquées.

On ne relève en effet que peu de termes à peu près univoques dans le champ strict de la parenté ; on ne peut guère ranger dans cette catégorie que *proximitas*, qui se rapporte essentiellement à la relation de consanguinité spirituelle, et *propinquitas*, qui désigne la relation de consanguinité réelle (mais ils ont aussi un usage, secondaire sans doute, hors du domaine de la parenté strictement définie). Ailleurs, tous les sens possibles résultant de la combinaison des trois axes évoqués plus haut ne sont pas confondus, mais l'éventail des valeurs est plus largement ouvert, la polysémie plus ou moins sensible, le chevauchement des emplois plus fréquent. Il serait particulièrement utile, sur ce point, de disposer d'observations numériques précises pour distinguer les sens et les usages prédominants, en quelque sorte fixés, des attestations rares ou très rares, témoignant d'usages marginaux qui correspondraient statistiquement à des « queues de courbe ». Les résultats de notre examen empirique et qualitatif s'inscrivent probablement pour l'essentiel dans la première catégorie ; les limites quantitatives de notre documentation offraient en revanche peu de probabilités de faire apparaître la seconde ; d'où certains écarts de sens que nos lecteurs auront sûrement l'occasion de noter. On relèvera néanmoins, à titre

d'hypothèses de travail, quelques tendances assez nettes dans la répartition des vocables et de leur(s) signification(s).

Ainsi, l'*affinitas* se rapporte à la relation d'affinité, tant réelle que spirituelle, mais exceptionnellement à un groupe de parents ; la *consanguinitas* évoque surtout la relation de consanguinité et, secondairement, le groupe des consanguins, mais ne touche pas au domaine de la parenté spirituelle. *Cognatio* et *parentela* semblent les deux vocables majeurs ; ils sont assez fortement polysémiques, surtout *cognatio*, et ils se recouvrent en partie. Mais le second vaut presque exclusivement pour la parenté réelle et se rapporte de manière prédominante au groupe des parents, dont il peut donner une image large : une parenté qui comprend en principe la totalité des parents possibles d'Ego, consanguins et affins réunis. La *cognatio* est d'abord une relation (consanguine), de nature réelle ou spirituelle ; son emploi pour désigner un groupe de parents paraît passablement commun, mais son extension semble plus restreinte que celle de *parentela* : il s'agit plutôt d'une parentèle limitée pour l'essentiel aux seuls consanguins.

On voit donc se dessiner un réseau lexical et sémantique à l'intérieur duquel certains vocables sont plus usités que d'autres et où certains usages se recoupent ou se recouvrent en partie, mais aussi où les termes, affectés d'une, deux ou trois significations précises, ne sont pas utilisés au hasard et dans le désordre. On entrevoit également, dans cette distribution, le rôle probable des niveaux de langue, distinguant le vocabulaire du canoniste parisien de celui du rédacteur de chartes plus ou moins habile à manier la langue savante. Ainsi, certains des sens observés semblent correspondre à une définition canonique et rituelle de la parenté ; on songe en particulier à l'*affinitas* comme alliance matrimoniale, à la *cognatio* et à la *cognatio spiritualis* comme relations de parenté, à la *consanguinitas* comme relation consanguine, à la *parentela* comme parentèle la plus large, à la *proximitas (spiritualis)*. D'autres emplois, qui ne sont pas moins clairement attestés, significatifs, et ecclésiastiques, pourraient relever d'un domaine de langue un peu différent, moins strictement codifié et peut-être plus lié, pour certains termes, aux langues vernaculaires. Cette remarque pourrait valoir pour *affinitas* (spirituelle), qui n'a pas de fondement rituel aussi bien défini et

aussi perceptible que celui de la *cognatio* et de la *proximitas* produites par le baptême. Il en va de même pour la *cognatio* comme parentèle, cet usage ayant un répondant scripturaire qui constitue le référent implicite de plusieurs occurrences observées ici. On rappellera enfin la remarque de Gratien, qui dénonce comme équivoque et d'origine « vulgaire » la désignation du beau-frère ou de la belle-sœur comme le *cognatus* ou la *cognata*. Mais l'enquête sur les textes des canonistes devrait être plus systématique pour que puisse être mieux établie la spécificité de leur vocabulaire.

D'une manière générale, seule une analyse statistique reposant sur des dépouillements larges et tenant compte de critères à la fois chronologiques, géographiques et socio-linguistiques permettrait de rendre compte avec une précision satisfaisante des usages linguistiques relevés ici (souvent pour la première fois) et de répondre à quelques questions fondamentales (qui n'ont pourtant encore jamais été abordées par les médiévistes) : organisation du champ lexical et distribution sémantique des vocables, présence et rôle d'éventuels « synonymes » réels, distinction des caractères principaux et secondaires, des constantes et des variables dans la désignation de la parenté et des parents.

## VOCABULAIRE ET STRUCTURES DE PARENTÉ

Même si l'analyse du rapport entre terminologie et structures sociales n'est pas aisée, car ce rapport n'est ni direct ni mécanique, elle constitue néanmoins, dans le domaine de la parenté, l'aboutissement logique et nécessaire d'une étude du vocabulaire. On en évoquera ici, avec la prudence qu'imposent les limites de ce travail, quelques aspects touchant, d'une part, à l'organisation de la parenté réelle, de l'autre à celle de la parenté spirituelle et à la manière dont la seconde s'articulait à la première dans le système de parenté de l'Europe occidentale aux X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles.

### À propos de la parenté réelle

Les vocables examinés ont fait apparaître les deux éléments complémentaires qui caractérisent tout système de parenté, la consanguinité et l'alliance. Au Moyen Âge, ces deux relations sont identiquement comptabilisées en degrés (*gradus* et *linea* surtout) à partir d'Ego, ce qui aboutit à la définition concomitante du cercle des parents et de l'ensemble des individus avec lesquels tout mariage est interdit. Énoncées par le droit canon avec des variations au cours des siècles et liées explicitement au sacré, les règles données par l'Église comme seules légitimes sont en effet de nature prohibitive. L'essentiel de la documentation utilisée ici correspondant à la période 1000-1200, la limite entre parents et non-parents, et donc entre ceux qu'on peut ou non épouser, apparaît le plus souvent fixée au 7<sup>e</sup> degré (soit le 14<sup>e</sup> degré selon le comput romain). Bon nombre des exemples rencontrés montre que cette limite est régulièrement transgressée dans la pratique et que les mariages dits incestueux (en deçà du 7<sup>e</sup> degré de consanguinité et d'alliance) ne sont pas rares. Mais en même temps, cette limite est présentée comme effective par des auteurs non canonistes, elle est évoquée et utilisée, donc en partie au moins reconnue pour provoquer ou justifier la dissolution d'alliances « illégitimes » au regard des règles canoniques. Ces dernières n'étaient donc ni totalement contraignantes ni purement formelles. Il importerait de mieux connaître la manière dont on les utilisait dans le jeu social ; car tout donne à penser qu'elles ont de fait constitué pendant quelques siècles l'un des enjeux des conflits entre l'Église et les groupes laïcs dominants, les déplacements successifs des bornes de la parenté étant probablement liés à ce phénomène <sup>33</sup>.

---

33. On renverra sur ce point au travail pionnier de G. DUBY, *Medieval Marriage. Two Models from Twelfth-Century France*, Baltimore, Londres, 1978 et *Le chevalier, la femme et le prêtre. Le mariage dans la France féodale*, Paris, 1981. Voir aussi l'analyse proposée dans A. GUERREAU-JALABERT, art. cité en n. 6, pp. 1041-1042, et le travail cité en n. 28 sur *La vie de saint Grégoire*, récit qui met en scène avec vigueur le débat sur les modèles d'alliance. Les mouvements successifs de dilatation ou de rétraction des interdits de mariage ne « s'expliquent » nullement par les questions de « commodité » que l'on invoque régulièrement, mais bien par le problème central que représente, dans la réorganisation générale des structures sociales aux X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, la définition de l'alliance et du degré d'exogamie légitimes (voir notre art. cité en n. 31).

L'étude précise du vocabulaire souligne ce que pourraient faire ressortir d'autres types d'analyse de la parenté : la parentèle est le seul mode d'organisation en groupe de parenté que la société médiévale ait connu. Les contours de la parentèle théorique (ou ensemble des parents possibles d'Ego) englobe la totalité des consanguins, comptés à égalité en ligne paternelle et maternelle (voir l'usage de *cognatio*), mais aussi la totalité des alliés, au premier rang desquels se trouvent les consanguins du conjoint (le comput des degrés de parenté vaut en principe pour eux aussi dans la même limite ; voir *parentela*). Ainsi définie, la parentèle apparaît comme un groupe particulièrement étendu en même temps que très indifférencié : tout individu est pourvu d'un nombre considérable de parents, parmi lesquels aucun n'est a priori affecté d'un rôle préférentiel. Mais, dans la pratique, chacun était amené à opérer, à l'intérieur de ce cercle, divers choix qu'imposaient les circonstances, tant matérielles qu'idéelles. D'une manière générale, en l'état actuel de nos observations, on proposerait volontiers l'hypothèse d'une prépondérance au moins numérique des consanguins, qui sont apparemment plus fréquemment et plus régulièrement mentionnés par les textes. En effet, les alliés ne sont évoqués distinctement que par l'*affinitas* et les *affines* ; même *parentela*, qui se rapporte en principe aussi aux alliés, semble ne désigner, dans une partie de ses emplois, que les consanguins, rejoignant ainsi le groupe compact des attestations de *cognatio* et *cognati*, *consanguinitas* et *consanguinei*, et secondairement *propinquitas*, *propinqui* et *proximi*. Il ne saurait être question de sous-estimer l'importance des pratiques d'alliance, dont on a tenté de montrer ailleurs qu'elles occupaient une place centrale dans l'organisation et le fonctionnement des rapports féodaux<sup>34</sup>. Mais il paraît probable que, parmi les parents auxquels on avait régulièrement affaire en diverses circonstances, les consanguins constituaient un groupe plus nombreux et surtout plus clairement structuré que celui des affins ; d'où une certaine sous-représentation de ces derniers en tant que tels dans le vocabu-

---

34. Cette place ressort de l'hypothèse de pratiques d'alliance relevant du modèle de l'échange généralisé asymétrique ; voir A. GUERREAU-JALABERT, art. cité en n. 6, pp. 1038-1043 et art. cité en n. 31.

laire ici examiné, puisqu'il se rapporte aux parents pris en groupe.

Parmi ces consanguins, les paternels et les maternels sont en principe considérés de manière équivalente et les vocables étudiés ici ne permettent pas de déceler les distinctions faites entre patri- et matrilignée ; le caractère fondamentalement indifférencié de ce système de parenté trouve une illustration évidente dans une terminologie qui ne désigne plus la parenté que comme une *cognatio* (relation de consanguinité cognatique, groupe cognatique des consanguins), que complète la notion nouvelle de *parentela* (qui élargit le cercle des parents aux alliés, au lieu de le restreindre, comme le faisait *agnatio*, à une catégorie déterminée de consanguins). Certes, l'analyse précise des généalogies rédigées au Moyen Âge, des textes évoquant avec quelque détail le contenu de la *gens*, de la *genealogia*, de la *linea* ou du *lignage* ferait sans doute ressortir, du moins dans les milieux aristocratiques à partir du X<sup>e</sup> ou du XI<sup>e</sup> siècle, certains accents portés sur les relations avec les paternels tant dans l'usage réel de la parenté que dans ses représentations. Mais cet aspect coexistait avec une très forte tendance à l'indistinction dans la référence aux lignées et avec la valorisation éventuelle d'une ligne maternelle supérieure en rang à la ligne paternelle<sup>35</sup>. À cette indistinction répond en tout cas l'existence d'une parentèle dont la définition, qu'il s'agisse de la *cognatio* ou de la *parentela*, est tellement large qu'elle ne pouvait être imaginée ou reconstituée qu'avec difficulté et qu'on n'avait aucune possibilité d'en connaître physiquement tous les membres (aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles, elle comptait sept générations en-deçà et au-delà d'Ego). Les caractères du vocabulaire plaident aussi en faveur de cette indistinction ; à l'appauvrissement mal étudié, mais réel, de la terminologie de parenté médiévale par rapport à la terminologie romaine (voir, par exemple, la disparition de l'opposition entre *patruus* et *avunculus*) correspondent des usages observés ici à propos de *cognatio*, *parentela* et *consanguinitas* : au-delà

---

35. Cette position découle d'un système d'alliance généralisé asymétrique, dans lequel les donneurs de femmes ont un rang supérieur à celui des preneurs de femmes (voir les observations mentionnées en n. 33). Sur l'indifférenciation fondamentale du système de parenté européen, voir l'ouvr. de J. Goody cité en n. 1.

des consanguins les plus proches (père et mère, frères et sœurs, enfants) et du conjoint, les parents sont évoqués de manière à la fois très vague et très globale par ces vocables génériques, comme un groupe dans le détail duquel il ne paraissait sans doute ni commode ni utile d'entrer, même s'il convenait de ne pas en omettre la mention<sup>36</sup>. Ce n'est du reste que par rapport à cette logique globale et fondamentale de l'élargissement et de l'indistinction des parentèles que peuvent se comprendre des « confusions » lexicales entre le domaine de l'alliance et celui de la consanguinité : cas illustré en particulier par *cognatus*, mais aussi, pour d'autres termes, par certains de ces usages minoritaires qui n'ont pu être analysés ici.

Toutefois, l'indétermination n'implique nullement un affaiblissement de la référence aux parents, un appauvrissement de leur rôle social. L'étude de détail a fait ressortir un certain nombre de cas dans lesquels ils se manifestaient régulièrement ; dans les conflits armés et les débats judiciaires, ils fournissaient des troupes de combattants, des otages, des garants, des témoins ; ils contrôlaient en partie la transmission des biens, parfois de fonctions et de charges, assurant la tutelle et la protection des mineurs, revendiquant tel ou tel héritage, renonçant à tel ou tel autre en s'associant à une donation et en prenant ainsi leur part d'une entreprise de salut collectif. Morts ou vivants, les parents en groupe, ou certains d'entre eux, particulièrement notables, constituaient enfin un référent essentiel dans la définition sociale de l'individu.

Les relations de parenté réelle apparaissent donc comme le ciment de groupes de solidarité dont le rôle dans le fonctionnement des rapports sociaux était probablement fort important, même si cette forme de lien se combinait avec d'autres, évoquées du reste dans certains des exemples cités : l'*amicitia*, le *dominium*, la *pax*, divers aspects de la familiarité et du voisinage

---

36. Les arbres de consanguinité des manuscrits canoniques attribuent un terme de référence à toutes les positions définies par rapport à Ego par le comput de 4 ou 7 degrés de consanguinité (voir l'article de G. B. Ladner cité en n. 9). Cette nomenclature est artificielle et ne correspond nullement au vocabulaire réellement utilisé en latin comme dans les langues vernaculaires. P. Toubert (ouvr. cité en n. 1) a pu observer parfaitement pour le Latium médiéval les phénomènes ici évoqués.

(*propinquitas*, *affinitas*) et les multiples manifestations de la parenté spirituelle. Malheureusement, l'existence et le poids des réseaux fondés sur la parenté échappent (presque) toujours à l'attention des historiens : les documents divers qu'ils examinent, de la période carolingienne à la fin du Moyen Âge, prennent seulement en compte les « feux » ou unités domestiques, c'est-à-dire des regroupements d'individus sur la base de la résidence et *non sur celle de la parenté*. En assimilant abusivement étude des groupes de résidence et étude des relations de parenté, on alimente indéfiniment le débat permanent et absurde sur le prétendu passage de la « famille » large à la « famille » étroite, débat qui, dans les termes où il est posé, n'entretient pas le moindre rapport avec l'analyse du système de parenté médiéval.

Il conviendrait au contraire de mieux connaître le fonctionnement et les usages de ces multiples réseaux personnels de consanguinité et d'alliance, par définition non discrets et mouvants, même s'ils sont présentés comme clos par l'opposition des parents et des non parents. Une des difficultés principales de cette analyse réside dans le fait que l'extension et la composition réelle de la *parentela*, de la *cognatio* ou de la *consanguinitas* sont variables et d'autant plus malaisées à cerner qu'elles ne sont généralement pas données directement par la plupart des documents, contrairement au cas du « feu ». Ce n'est sans doute là qu'un effet de structure dans un système où, hormis le cas de la discussion sur la légitimité d'un mariage, ce qui importait sans doute le plus n'était pas la dénomination précise de la nature du lien de parenté et de la distance généalogique, mais la possible référence à un ensemble d'individus auxquels on était lié par la parenté (entendue alors dans un sens extrêmement extensif) et non par un autre type de relation. Ce phénomène n'est évidemment pas étranger à l'impression de flou et d'imprécision qui ressort du vocabulaire de la parenté, donnant trop facilement à croire que tous les termes ont un sens à la fois vague et similaire et opposant d'indéniables obstacles à un examen lexicologique attentif.



## La parenté spirituelle

Comme l'a fait apparaître la première partie de ce travail, la notion de parenté spirituelle n'occupe nullement une place accessoire dans les usages lexicaux et le système des représentations de la parenté. C'est elle en effet qui organise une grande part du domaine sacré, en définissant comme *cognatio* la forme principale du rapport entre les hommes et Dieu (paternité et filiation) d'où découle le lien de fraternité de tous les chrétiens entre eux. D'autre part, le modèle de l'alliance spirituelle (*affinitas*) permet d'exprimer l'idée de l'union mystique, essentielle dans le système chrétien ; on l'a rencontrée par exemple à propos de la relation entre l'âme et le Verbe, analogue à celle de l'Église et du Christ ; elle caractérise également le rapport privilégié du clerc à Dieu.

Le baptême est certainement le rite principal qui fonde et donne à voir en même temps l'existence de cette forme de parenté : subissant alors une seconde naissance (*regeneratio* ou *generatio spiritualis*), l'homme entre dans le sein de l'Église et dans la descendance de Dieu ; le baptême est donc donné comme un analogon spirituel de la filiation biologique et se distingue par là de l'adoption antique, qui jouerait plutôt sur l'assimilation pure et simple au biologique et qui a du reste disparu en Europe de la fin de l'Empire romain à la période contemporaine<sup>37</sup>. La confirmation joue comme une réitération de ce passage crucial et la confession est de même interprétée comme la « renaissance » de l'âme lavée une nouvelle fois du péché. À partir des temps mérovingiens, baptême (et confirmation) suscitent des parents spirituels explicitement et obligatoirement distincts des parents réels (parrains, marraines, *germani spirituales*), mais clairement assimilés à eux, puisqu'ils entrent dans le cercle des individus qu'on ne peut épouser<sup>38</sup>. L'ensemble de la société chrétienne est donc englobé dans le vaste réseau de

---

37. Bien que des canonistes conservent des références à l'adoption du droit romain, il semble que cette dernière n'ait eu aucune postérité effective dans la société médiévale et moderne ; voir J. GOODY, ouvr. cité en n. 1 pp. 80-83 et *Dictionnaire de droit canon* s.v. « Adoption ».

38. J. B. LYNCH, ouvr. cité en n. 12, consacre une grande partie de son travail à décrire la mise en place progressive, du IV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle, de ces structures nouvelles.

parenté spirituelle que constitue la Chrétienté, chacun de ses membres s'inscrivant dans un réseau plus restreint qui est en quelque sorte l'image palpable du premier. Les clercs, liés à Dieu de manière privilégiée, se distinguent précisément des autres et sont sacralisés par leur « sortie » de la parenté réelle (illustrée par la citation de *Gen.* 12, 1, « *egredere de terra tua et de cognatione tua* »), cette sortie autorisant leur intégration parfaite et ritualisée au seul système de la parenté spirituelle, sur laquelle ils exercent leur contrôle au travers des représentations et des rites<sup>39</sup>. La parenté spirituelle est donc très logiquement donnée comme supérieure à la parenté réelle (et, de fait, il n'existe par exemple pas de reconnaissance sociale de la filiation en-dehors du baptême).

Au plan du vocabulaire, l'existence de la parenté spirituelle a produit quelques néologismes, précisément autour du rite baptismal : *compater*, *commater*, *patrinus*, *matrina*, *filiolus*, *compaternitas*, dérivés de la terminologie de la parenté réelle, semblent attestés dès les VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles<sup>40</sup>. Par ailleurs, on reprend des vocables déjà usités, mais selon deux modalités différentes. Pour les termes d'adresse et de référence, les clercs endossent purement et simplement le vocabulaire de la parenté réelle : père, mère, fils, fille, frère, sœur, et même *sponsus* et *sponsa*<sup>41</sup> ; « sortis » de la parenté réelle, ils peuvent effectivement mettre en œuvre idéellement dans le système spirituel les relations cardinales de la consanguinité et de l'alliance ; inversement, les laïcs, qui appartiennent aux deux systèmes réel et spirituel, usent aussi de deux terminologies en recourant précisément aux néologismes liés au principal rite de filiation spirituelle. Quant aux vocables étudiés ici, on les reprend également, en les affectant éventuellement d'une référence explicite à l'aspect spirituel (*spiritualis*, *spiritus*) ; on parle ainsi de l'*affinitas*, de la *cognatio spiritualis* opposées aux relations réelles définies comme « charnelles » (*carnis*, *sanguinis*...). Certains de ces termes tendaient peut-être, au moins chez les canonistes, vers une spécialisation ;

39. Sur l'importance de la parenté spirituelle dans la caractérisation du clerc et dans l'organisation de l'Église, voir nos travaux cités en n. 6, 28 et 31.

40. J. B. LYNCH, ouvr. cité en n. 12, p. 194.

41. Ces deux vocables se réfèrent à l'engagement de mariage, donc à l'aspect « spirituel » de l'union matrimoniale.

ainsi, Gratien donne la *proximitas spiritualis* comme un équivalent spirituel de la *consanguinitas* réelle (mais *proximus* et *proximi* valent clairement pour les deux registres). Ce vocabulaire porte donc la marque d'une assimilation voulue de la parenté spirituelle à la parenté réelle, puisque l'on aurait très bien pu imaginer le développement systématique d'un ensemble terminologique distinct. Mais on doit ici introduire deux remarques : d'une part, l'assimilation lexicale trouve une limite nette dans l'affirmation très forte de la césure principale entre « réel » et « spirituel » qui introduit un plan d'opposition nouveau par rapport auquel le couple affinité / consanguinité perd de sa pertinence ; ce phénomène contribue évidemment lui aussi, si l'on ne prend garde à ces jeux et à ces glissements structurels, à créer l'impression d'un « flou » terminologique. D'autre part, comme on l'a noté plus haut, l'assimilation concerne pour une partie les seuls clercs, pour l'autre les rapports et non les groupes : l'*affinitas*, la *cognatio*, la *proximitas* spirituelles se rapportent à une relation, non à un groupe d'individus ; inversement, la *parentela*, se référant beaucoup plus fortement au groupe qu'à la relation, n'intervient qu'exceptionnellement dans le domaine de la parenté spirituelle.

Cette particularité n'est pas inexplicable, si l'on se souvient que cette dernière ne connaît qu'un nombre très restreint de relations : la paternité (Dieu et Jésus, Dieu et les hommes, Dieu et l'Église, clercs et laïcs, clercs entre eux...) ; la fraternité (chrétiens entre eux, clercs et laïcs, clercs entre eux) ; l'affinité, représentée par l'alliance spirituelle de l'homme à Dieu et, dans certains cas, des hommes entre eux, paraît moins nettement fixée par le rituel et vaut d'abord et surtout pour les clercs, qui réalisent avec Dieu et l'Église l'union mystique parfaite donnée comme un analogon (supérieur, car lié au sacré) du mariage et de la reproduction biologique dont ils sont exclus. Ces relations simples ne déterminent qu'un nombre restreint de positions possibles : père, mère, fils, fille, frère, sœur, époux<sup>42</sup> ; or elles ne

---

42. Ce nombre restreint de positions va de pair avec la possibilité de superpositions et une tendance au refermement du système qui sont totalement exclus de la parenté réelle : l'abbé et, d'une manière générale, le clerc se trouvent, par exemple, désignés comme les pères de leur frères ; et le clerc se caractérise comme l'époux mystique de la *Mater Ecclesia* ou du Christ, ce qui correspond

correspondent précisément pas à la définition de la *cognatio* ou de la *parentela* : comme on l'a dit, ces groupes réunissent un ensemble plus ou moins vaste de parents et comportent tendanciellement l'exclusion des plus immédiats (parents, frères, conjoints) au profit de ceux avec lesquels l'écart généalogique est plus grand. La notion de parentèle spirituelle serait donc un peu contradictoire dans les termes, les parents spirituels n'étant jamais des oncles, des neveux, des cousins, des aïeux ou des petits-enfants, ce que sont au contraire pour l'essentiel les membres des parentèles réelles.

Bien que le réseau de la parenté spirituelle soit en théorie considérable (totalité des chrétiens), les relations y sont peut-être en même temps conçues de manière beaucoup plus restreinte et immédiate que dans la parenté réelle. Et si le modèle de la parenté spirituelle chrétienne a joué un rôle important dans la constitution de groupes de pseudo-parenté à assez large échelle dans la société médiévale hors du seul domaine ecclésiastique et donc parmi les laïcs, on a là encore utilisé des vocables en quelque sorte spécialisés correspondant plus exactement aux relations qui fondaient ces groupes ; on songe en particulier à la *fraternitas* et à la *confraternitas*, et à leurs équivalents français, *fraternité* ou *confrérie*. De ce point de vue, l'attestation donnée par le *Cartulaire de Montieramey*, où *cognatio* et *parentela* désignent concurremment la confrérie des boulangers paraît exceptionnelle (raison pour laquelle, sans doute, elle figure tant dans le Du Cange que dans le Niermeyer).

Parenté spirituelle et parenté réelle sont donc assez étroitement assimilées et même imbriquées l'une dans l'autre par des analogies perceptibles à la fois dans les structures et dans le fonctionnement des relations (voir, entre autres, l'introduction

---

à une relation (spirituelle) incestueuse. Ces éléments qui opposent parenté réelle et parenté spirituelle nous paraissent particulièrement bien illustrés par l'histoire de Grégoire, fils et époux incestueux, choisi comme pape par Dieu lui-même (sur ce texte édité par H. B. Sol, Amsterdam, 1977, voir une première analyse « Grégoire ou le double inceste. Le rôle de la parenté comme enjeu (XII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> s.) », *Réception et identification du conte depuis le Moyen Âge. Textes réunis par M. Zink et X. Ravier. Actes du colloque de Toulouse janvier 1986*, Toulouse, 1987, pp. 21-38 ; voir en outre le travail cité en n. 28).

d'interdits de mariage liés à la parenté spirituelle, ou la représentation du baptême comme naissance et son rôle effectif dans le contrôle de la filiation). Cette assimilation s'exprime également par le recours à un vocabulaire en partie commun. Mais en même temps, des écarts notables maintiennent une distinction claire entre les deux systèmes. Ainsi, la parenté spirituelle fonctionne avec un système de relations plus restreint. Cet aspect se retrouve dans le vocabulaire, d'où est absente la notion de parentèle spirituelle et où certains néologismes sont chargés de faire mieux correspondre, dans les cas de nécessité, la définition des groupes avec le système des règles. D'autre part, si l'on observe dans le domaine de la parenté réelle une tendance à établir une limite strictement posée entre parents et non parents, la parenté spirituelle permet au contraire de subsumer très largement, dans un cadre et sous des termes qui relèvent de la parenté, des formes de rapports sociaux qui ne procèdent ni de la consanguinité ni de l'alliance réelles (la superposition des valeurs sémantiques et l'existence de vocables aux contours un peu indécis, tels *propinquitas* ou même *affinitas*, sans parler de l'*amicitia* et des *amis* qui peuvent être *charnels*, sont à la fois les témoins et les moyens d'expression de ces glissements). Enfin et surtout, la distinction entre parenté réelle et parenté spirituelle repose sur la supériorité sacrée et « rédemptrice » attribuée à la seconde, alors que la première est donnée comme indissociablement liée au péché (et en particulier au péché de la sexualité). C'est cette valeur positive et distinctive des relations spirituelles qu'illustrent avec force le rite baptismal et la position des clercs dans la société. Le baptême n'est en effet pas simplement assimilé et substitué à la naissance réelle, mais présenté comme une *regeneratio*, c'est-à-dire comme une seconde naissance, s'opposant à la première par son caractère purement spirituel et susceptible par là de laver la macule du péché originel attachée à la conception biologique et sexuée. De même, la qualification des clercs se fonde en grande partie sur la rupture qu'ils opèrent avec toute forme de parenté réelle (et en particulier avec sa composante matrimoniale et sexuelle) au profit d'une insertion parfaite et exclusive dans le système de la parenté spirituelle, cet élément étant un des moyens d'expression essentiels de la distinction sacralisée entre clercs et laïcs.

## CONCLUSION

Au terme de ce travail partiel sur la dénomination médiévale de la parenté, nous voudrions revenir sur deux éléments qui nous paraissent particulièrement importants dans la perspective d'une analyse plus complète de l'organisation et du rôle de la parenté dans la société féodale européenne.

Ces remarques porteront tout d'abord sur l'aspect lexicologique de cette analyse. Nous pensons en effet avoir apporté ici une série d'observations originales et de nature à prouver que le vocabulaire de la parenté constitue, dans cette société comme dans toute autre, une structure lexicale et sémantique dont les règles d'organisation ne sont pas en nombre indéfini et peuvent être décelées assez aisément au prix d'un examen détaillé et précis des documents. Outre le recours à quelques concepts anthropologiques simples et, si possible, à quelques traitements statistiques, cette démarche exige seulement que l'on veuille bien considérer le vocabulaire non comme une collection disparate de mots usités de manière indépendante et sans logique réelle, mais comme un ensemble organisé de termes qui se définissent, dans leurs sens et leurs usages, les uns par rapport aux autres. Les vocables ici retenus ont ainsi fait apparaître une distribution reposant sur trois axes principaux d'oppositions binaires : parenté comme relation / parenté comme groupe ; consanguinité / alliance ; parenté réelle / parenté spirituelle. La nomenclature de référence ou d'adresse joue certainement aussi sur d'autres axes, par exemple ceux qui opposent les paternels et les maternels, ou les parents proches et les parents éloignés. Par ailleurs, les observations que nous avons présentées soulignent, à notre sens, la nécessité — et la possibilité — d'étudier les divers niveaux de langue et les relations entre le latin et les langues vernaculaires, aspects qui n'ont été abordés ici que très latéralement, mais qui n'ont nullement paru hors de portée au vu de la documentation dont disposent les médiévistes.

Nous espérons, d'autre part, avoir montré que l'analyse lexicologique et celle des structures sociales ne peuvent être conçues indépendamment l'une de l'autre. Cette étude conjointe a en particulier fait ressortir ce que nous considérerions volontiers comme la principale caractéristique du système de parenté

propre aux sociétés européennes à partir du V<sup>e</sup> siècle : l'imbrication — progressivement établie par l'intermédiaire de l'Église — de la parenté réelle et de la parenté spirituelle, qui, se trouvant à la fois largement assimilées et nettement distinguées, constituent une structure dans laquelle le spirituel se superpose au réel avec une valeur englobante. Cette combinaison complexe est tout autant perceptible dans les usages lexicaux que dans le fonctionnement des rapports de parenté. Ce phénomène original permettait de penser en termes de parenté une part importante des rapports sociaux, tout en se dégageant du cadre relativement contraignant des structures de la parenté réelle au profit d'un système possédant des règles beaucoup plus souples. Ainsi, alors même que les réseaux de la parenté réelle se dilataient et se compliquaient à l'extrême, plusieurs des formes essentielles des rapports sociaux se trouvaient exprimées et vécues dans des cadres d'où la parenté réelle n'était certes pas absente, mais où prévalaient, de manière plus ou moins forte, une « manipulation » affichée et rituellement manifestée de la parenté et sa réduction à quelques relations simples et directes (filiation, fraternité, éventuellement alliance spirituelles), dont l'Église et le dogme chrétien offraient le modèle parfait. L'intrication de la parenté réelle et de la parenté spirituelle, la subsomption de la première par la seconde sont particulièrement sensibles dans le cas de la filiation, mais on observe des pratiques et des représentations similaires dans l'entrée en chevalerie, dans l'établissement des liens hiérarchiques de la vassalité et du *dominium*, dans la constitution des confréries et fraternités diverses<sup>43</sup> ; enfin, dans le domaine de l'alliance, on rappellera l'inclusion des parents spirituels dans le champ des interdits de mariage, et l'imposition d'un mariage unique, indissoluble et aussi spiritua-

---

43. Sur les diverses manifestations de la parenté spirituelle dans la société médiévale, voir en particulier J. LE GOFF, *Le rituel symbolique de la vassalité, Pour un autre Moyen Âge*, Paris, 1977, pp. 349-420 ; plusieurs des communications présentées dans *Famille et parenté dans l'Occident médiéval. Actes du colloque de Paris (6-8 juin 1974)*. Communications présentées par G. Duby et J. Le Goff, École française de Rome, Palais Farnèse, 1977. Sur l'importance de ces phénomènes dans l'organisation de la parenté et le fonctionnement des structures sociales, voir nos travaux cités plus haut et A. GUERREAU, *Le Féodalisme. Un horizon théorique*, Paris, 1980, pp. 179-210.

lisé que possible, reproduisant l'image donnée par l'union mystique de l'Église et du Christ.

Une des spécificités de la période médiévale réside sans doute précisément dans ce glissement qui, tout en conservant une place importante aux phénomènes de parenté, a abouti, par des processus divers dont le vocabulaire porte la trace, à minimiser le rôle de la parenté réelle de manière telle qu'elle ne pouvait constituer, comme dans les sociétés dites primitives ou traditionnelles, le principal mode d'organisation et d'articulation des rapports sociaux. L'existence même de variations et d'approximations terminologiques, souvent assimilées à tort à une pure et simple confusion, ne sont du reste probablement que l'aspect lexical de cette moindre valeur structurante de la parenté réelle. Cette situation impose deux contraintes majeures à l'historien : d'une part, l'élaboration d'un outillage méthodologique approprié ; d'autre part, la nécessité de considérer la parenté comme un ensemble d'éléments déterminés et non déterminants de la structure sociale, ce qui oblige à chercher hors du système de parenté la clé des phénomènes que l'on y observe.

Anita GUERREAU-JALABERT.  
C.N.R.S.